



**Table rase**  
Serge Nerac

**Publication:** 2007

**Catégorie(s):**

**Tag(s):** récit nouvelle roman

# Partie 1

## Table rase

Nous sommes éphémères, parfois très fragiles et la vie peut nous faucher en un rien de temps. J'ai voulu écrire ce qui suit comme un témoignage que je lègue à mes enfants pour le cas où il m'arriverait malheur avant qu'ils aient grandi et que j'ai pu, s'ils le souhaitent, leur faire connaître ma version des faits sur une période du passé plutôt sombre. J'ai tenu à transcrire ici des faits ayant existés. Les propos tenus par les personnages sont rapportés au mot près pour coller au plus près de la réalité, même s'ils sont inouïs. C'est justement parce qu'ils le sont que je ne les ai ni oubliés ni déformés. Mon interprétation des événements reste bien sûr subjective, mais elle me paraît pour l'instant toujours aussi juste.

Quand Antoine s'est pointé, accompagné de Claire dont il m'avait parlé, je savais pas trop ce que j'allais trouver, mais je lui faisais confiance, il m'avait assuré qu'elle était jolie.

A cette époque, j'avais un aquarium rempli de poissons exotiques. Je venais d'acheter des Danio rerio et je m'étais vite aperçu que j'avais fait une erreur. Ces bêtes là étaient hyper speed. C'était des petits poissons, j'en avais six ou sept, qui zigzaguaient dans tous les sens comme des mouches. Ils semaient la panique dans la belle quiétude sous-marine que j'avais agencée. C'était le gang des poissons tropicaux. En plus, ils avaient une certaine propension à mordre les autres habitants. Je me suis dit que j'allais les virer.

Antoine m'avait annoncé que Claire, sa collègue de travail, était intéressée. Elle avait un aquarium et elle voulait bien les prendre. Je sais pas ce que j'en aurais fait sinon. J'aurais essayé de les ramener chez le gars qui me les avait vendus, mais c'était pas certain qu'il voulût bien les reprendre. Peut-être qu'il avait une politique stricte en matière de prophylaxie des maladies aquacoles, et qu'il n'aurait pas risqué de contaminer un bac en récupérant des spécimens qu'il ne savait d'où. Autrement, je les aurais sûrement vidés dans un bassin ou une mare quelconque, histoire de pas trop culpabiliser même s'ils étaient voués à une mort certaine.

Ça faisait un bon moment que j'étais tout seul, enfin pour ainsi dire. Je fréquentais une fille gentille dont j'abusais. A présent, je le regrette. De toutes celles que j'ai rencontrées, c'est elle qui m'a le plus aimé. J'avais pas conscience de tout ça et l'en remerciais mal. Je ne savais pas encore ce qui est important.

J'attendais qu'une chose : en rencontrer une qui me fasse un déclic, une fille assez maligne pour ne pas en avoir honte quand je mettrai le nez dehors et qui tienne la route d'une façon générale. Je ne cherchais

pas la perle rare, la beauté suprême, une femme fatale, je voulais une compagne humaine, jolie, souple, et facile au quotidien.

Antoine, c'était un copain d'adolescence. On s'était toujours bien entendu sans qu'il y ait jamais trop d'accrochages. Ou alors des trucs sans importance et de façon équitable pour chacun de nous. Il n'y en avait jamais eu un pour donner franchement des leçons à l'autre, et ça, c'était un gage de stabilité et de bonne amitié.

Je les ai donc vus arriver, une fin de journée du mois de mars, pour que Claire prenne possession des poissons. En fait, elle voulait seulement savoir qui j'étais et à quoi ressemblait le copain d'Antoine dont il lui parlait souvent ; les poissons, elle en avait rien à cirer, et j'étais pas dupe. Je ne sais pas ce qu'il lui avait raconté dans le détail sur mon sujet, mais elle savait que j'écrivais, que j'étais déjà arrivé au bout de deux manuscrits et, même sans connaître la valeur de mes écrits, et en sachant parfaitement que je n'avais jamais été publié, l'image devait l'intriguer et piquer sa curiosité. Les poissons étaient pour nous deux une occasion de nous rencontrer une première fois. Je l'ai observée et la première impression était agréable. J'avais devant les yeux une jolie brunette, pas trop grande, c'est à dire à ma taille, souriante et à l'aise. Elle était mince et avait quelque chose de pétillant dans le visage.

- Je vous offre quelque chose à boire ? demandai-je.

- D'accord, répondit Antoine, vas-y, qu'est-ce que tu nous proposes ?

J'ai filé vers la cuisine et j'ai ramené des bières et quelques jus de fruits avec trois verres. Antoine observait l'aquarium dans le salon avec Claire.

La fille l'avait pas intéressé et il me la proposait. C'était généreux et sympathique de sa part. J'y croyais pas trop au fait qu'elle ne lui plaisait pas, je pensais plutôt qu'il avait compris qu'il n'avait pas ses chances et qu'au lieu de se manger un carton avec elle, il préférait céder la place à un ami que ça pouvait tenter. Je lui avais demandé le pourquoi de ses réticences, mais il était resté vague. Ça ne m'avait pas du tout troublé, au contraire, je croyais qu'il ne se sentait tout simplement pas à la hauteur de ce beau brin de fille résolue, tandis que je m'imaginais, moi, plus entreprenant et talentueux pour la séduire.

On a siroté tranquillement nos verres en parlant de tout et de rien, puis j'ai pêché les fauteurs de trouble que j'ai plongés dans la boîte étanche assez grande et remplie d'eau, dont s'était munie Claire pour le transport de ses futurs hôtes.

La première entrevue avait été de bon augure et j'ai rappelé Antoine quelques jours après pour tâter le terrain et lui demander s'il avait le numéro de téléphone de Claire. Il me l'a donné.

- Allô !
- Allô. Bonjour, c'est Hugo.
- Oui.
- Tu vas bien ? Les poissons aussi ?
- Ouais. Tu sais, j'ai aussi deux poissons rouges dans le bocal. Pour l'instant, ça se passe bien. Pas d'attaque... Mais les poissons rouges sont beaucoup plus gros qu'eux.
- Bon.
- Tu veux passer ?
- Oui, je veux bien. Quand ?
- Maintenant, si tu peux.
- D'accord. Donne-moi l'adresse et j'arrive.

Cette histoire démarrait au quart de tour. Ça commençait bien avec le printemps. De toute façon, on a toujours l'impression que ça commence bien quand on se lance dans une nouvelle histoire. Elle se nippait mieux que celle avec qui j'étais et elle était plus sûre d'elle. C'était quelque chose d'important pour moi. Ça voulait dire aussi qu'elle devait sûrement bien baiser. J'ai pensé : « On verra bien... » J'avais vraiment rien à perdre, rien du tout, et tout à gagner, que je croyais...

J'ai trouvé ça sympa chez elle. C'était un beau studio situé dans un vieil immeuble d'un coin tranquille de la ville. Forcément, c'était pas immense, mais bien meublé. Elle avait une imposante armoire ancienne avec un miroir sur la porte, un canapé convertible très bas, et une moquette claire sur le sol. Les murs étaient blancs, la pièce lumineuse. J'ai trouvé que ça lui correspondait bien, elle n'avait pas choisi une piaule minable. Elle gagnait un salaire convenable et se logeait avec une bonne exigence. Je trouvais que c'était bon signe. J'ai regardé les poissons dans le bocal et me suis demandé combien de temps ils allaient pouvoir tenir dans l'eau froide avec les deux énormes monstres ronds aux yeux globuleux. Je me suis pas inquiété, je les avais sacrifiés pour notre rencontre.

On est parti dîner dans un endroit qu'elle connaissait et je me suis laissé conduire. Je lui faisais confiance et j'avais pas le choix, parce que je connaissais moi-même aucun restau particulier à recommander. La soirée s'est passée, mais sans vraiment d'enthousiasme forcené. Il me fallait un moment pour passer à la vitesse supérieure, je ne pouvais plus m'enflammer en cinq minutes. Ça m'était arrivé avec une précédente et je l'avais cher payé. On s'est baladé un peu dans le quartier et un moment, comme la rue était un peu bombée, je me suis retrouvé plus petit qu'elle en marchant près du bord du trottoir. J'ai alors manœuvré discrètement, mais sans perdre de temps, pour remonter à une hauteur plus

équitable. Surtout qu'à la vérité, sur terrain plat, j'étais un peu plus grand qu'elle. Pas des masses, mais c'était un fait et je ne voulais pas perdre cet avantage par une illusion. A quoi ça tient parfois, les rapports entre les gens ? Ce sont des détails, mais faut jamais les oublier, parce qu'à la fin, toutes ces petites choses sans importance peuvent finir par produire un gros merdier sans commune mesure avec chaque fait insignifiant pris isolément.

On a fini par rentrer chez elle, et bien entendu, on s'est retrouvé assis l'un à côté de l'autre sur le canapé. Je ne sais plus de quoi on parlait, on allait de toute façon passer à un autre registre et le fond des propos n'avait pas d'importance. Je l'ai embrassée sans conviction. Il y avait quelque chose en elle qui me retenait, je ne savais pas trop quoi, la sensation d'un vide, une chaleur affective qui semblait lui faire défaut et une rigidité que je décelais dans sa gestuelle et qui me refroidissait efficacement.

Je l'ai déshabillée et on a baisé.

Maintenant, je me souviens d'avoir eu l'impression très nette durant cette soirée, de ne pas correspondre vraiment à l'image qu'elle se faisait de la personne qu'elle aurait voulu. Elle cherchait un type qui se la jouait dans le paraître, il me sembla. Cette image s'est imprimée subitement dans mon crâne et je n'y ai plus par la suite accordé d'importance. Je me suis dit que c'était peut-être déjà arrivé et qu'elle ne s'était pas encore tout à fait remise de cette histoire là. J'ai pas pensé que c'était comme un idéal pas encore atteint. Et puis je m'en foutais. De plus, le temps passant, moins elle semblait correspondre elle aussi à ce que j'avais cru et que j'attendais.

On a dû se dire que c'était pas important, que ça serait de toute façon toujours mieux que ce qu'on vivait chacun avec nos partenaires respectifs du moment qui, ni l'un ni l'autre, n'avaient l'air de nous combler.

Il était deux heures du matin, j'étais fatigué et j'aurais bien éteint la lumière, mais elle n'avait vraiment pas l'air décidé. Je sais pas ce qu'elle voulait, moi, j'avais plus rien à dire, je voulais juste dormir. Elle a fini par éteindre. Le lendemain, le soleil s'infiltrait par les interstices des volets, baignant la pièce d'une lumière fraîche. Elle dormait profondément et moi, par contre, j'étais bien réveillé. Je suis du matin et pas du soir. C'est comme ça, je sais pas pourquoi, mais j'ai jamais changé. Je me suis roulé une cigarette et je l'ai allumée dans le lit. Je me suis dit, tant pis, j'allais pas attendre cent sept ans qu'elle ouvre un œil. Je l'ai fumée tranquillement, à jeun, en regardant ici où là d'un regard distrait. Au bout d'un moment, encore à moitié endormie, elle m'a supplié :

- Tiens-moi !

Sa demande m'a extrêmement surpris, mais j'ai répondu « Oui », sans pourtant m'exécuter tout de suite.

- Tiens-moi ! répéta-t-elle encore, plus implorante.

- Oui, mais je sais que tu vas pas t'envoler, dis-je.

Elle a grogné. Elle avait pas apprécié ma réplique. Je n'y avais pourtant pas mis malice. C'était sorti spontanément parce que j'aurais jamais pu dire quelque chose comme ça moi-même. Je ne savais pas ce que ça signifiait et d'où ça venait, mais ça venait de loin, et ça laissait rien présager de bon cette exigence puérile alors que nous venions à peine de nous rencontrer. C'était le premier signe vraiment tangible, le premier matin. En fait, au départ, nous deux, pour un regard averti, ça crevait les yeux que ça se goupillait mal.

La vie était assez agréable pour moi à cette époque. J'étais facteur et pour la première fois depuis des années que j'effectuais des remplacements, j'avais obtenu un poste fixe dans un quartier. Mes collègues étaient sympathiques et l'ambiance chaleureuse, le printemps était ensoleillé.

Un week-end, on est allé chez ses parents. Il fallait quand même que je les connaisse, même si elle n'avait pas l'air de tenir à précipiter les choses. Ils habitaient dans l'Eure et Loir, un pavillon d'une petite ville provinciale. On a quitté l'autoroute et on se dirigeait vers Châteaudun. Le temps avait changé au cours de la route. De ciel clair et dégagé, l'horizon s'était chargé de nuages bas et gris. J'ai lancé :

- Y a un micro climat ici ?

- Oh ! grinça-t-elle, si t'es pas content, t'as qu'à rentrer !

Cette fille n'avait décidément aucun sens de l'humour. On a tourné et viré dans le patelin morne et désert comme tous les patelins le week-end. Claire a braqué à gauche et escaladé le trottoir. On était arrivé. On est descendu, et je fus, dès le jardin, accueilli par son père avec la chaleur d'une porte de prison. Les présentations furent une véritable douche glacée. Il m'a jeté un bref bonjour cinglant que je lui ai rendu avec le moins d'animosité possible pour essayer de compenser et de faire tomber un peu la tension dans la mesure de mes possibilités. On est aussitôt monté rejoindre sa mère et j'ai soufflé de découvrir quelqu'un d'avenant, détendu, une personne gentille et affable.

- Bonjour, m'a-t-elle fait avec un large sourire, vous voulez boire ?

On n'a pas refusé et je me suis décontracté un peu, mais j'avais eu chaud. Passer un week-end complet avec deux personnes du même acabit que le père aurait été une épreuve considérable. En l'occurrence, le

contraste entre les deux membres du couple parental était saisissant. On s'est donc à peu près, le père de Claire et moi, ignoré tous les deux le temps de la cohabitation. Le dimanche a fini par toucher à sa fin. On est rentré, mais je conservais de ce court séjour, un souvenir assez pénible et tenace de morosité oppressante, et l'impression d'être resté longtemps sur un sentiment de qui-vive. La rencontre de ses parents m'avait laissé une impression d'embarras. Ça m'embêtait de la juger sur ses parents, elle n'y était pour rien, mais malgré ses tentatives pour me rassurer, une sensation trouble commençait à émerger et à se dégager à son encontre et à celui de son milieu familial. Claire m'avait confié un peu plus tard qu'elle n'avait jamais entretenu vraiment de complicité avec sa mère. Je trouvais ça d'autant plus non fondé que j'avais senti par contre, que cette personne était justement quelqu'un qui attirait la sympathie et la confiance, qu'on percevait d'emblée comme fondamentalement bonne. Je ne m'expliquais pas cette défiance à son égard, justement si mal justifiée. Au contraire, j'aurais davantage compris ces sentiments envers son père, rigide et défensif. Si j'avais eu besoin d'aide ou de réconfort, ce n'aurait pas été vers ce genre de personnage que je me serais tourné pour trouver appui et compréhension. En réalité, Claire lui ressemblait beaucoup, jusqu'à sa signature qu'elle s'était appropriée et avait purement et simplement imitée, mais je ne fis pas le rapprochement à ce moment là et bien mal m'en pris. Il faut dire qu'imperceptiblement, à mon contact, Claire changeait. Je n'avais pas connaissance de ce qu'elle était avant de me rencontrer, mais les quelques frictions ou réactions en porte-à-faux qu'elle avait pu avoir avec moi au début, tendaient à s'estomper avec le temps.

Trois mois après notre rencontre, Claire emménageait chez moi. J'étais pas pressé, mais on s'entendait bien et on le décida ensemble. Ça nous permettait de faire de substantielles économies en ne conservant qu'un appartement, et puis comme on passait tout notre temps ensemble, on allait éviter les voyages. On s'est donc installé tranquillement. Son père et son beau-frère sont venus avec leur voiture équipée d'une galerie, et en une matinée, une bonne partie de son studio fut transférée chez moi. Le reste, les meubles en surplus, est reparti le soir même au fond de la grange de sa sœur. Je me suis dit qu'en cas de pépin, ce serait elle qui redéménagerait car l'appartement était à mon nom. Là encore, j'avais toujours rien à perdre. Pour l'instant, j'avais que du bonus, et je prenais aucun risque.

- Je vais rentrer à la poste, m'a-t-elle annoncé un soir où elle revenait de son travail. Elle s'occupait de la gestion du fret poids lourd d'une entreprise ordinaire.

- Oui, tu peux y arriver, déclarai-je. C'est une bonne idée, et je pourrai t'aider.

- Oui, je vais faire ça. J'en ai marre de bosser pendant que t'es tranquille à la maison l'après-midi.

- Peut-être, mais on commence tôt. C'est un boulot avec aussi ses inconvénients.

Ça allait bien entre nous, je me sentais même parfois, vraiment heureux. Si, il y avait pourtant une chose qui me chagrinait et me turlupinait. J'essayais de pas y prêter attention parce que sinon, dans la vie, on n'arrête pas de se faire du souci et de trouver des trucs qui clochent, mais c'était là quand même. J'avais l'impression qu'elle attendait de moi je ne savais pas trop quoi. Je ne parvenais pas à découvrir ce qu'elle espérait, ce qu'elle voulait. Je crois qu'elle attendait que j'organise et mène la troupe ou quelque chose comme ça, mais je n'ai jamais voulu mener que moi-même. Elle comptait sur moi pour que je propose une sortie, une activité ou n'importe quoi. Parfois ça se produisait si j'avais un projet qui me tentait, mais j'avais pas forcément envie de rallier tout le monde à mon panache et j'avais pas toujours un plan de sortie ou d'excursion formidable. Je tenais pas non plus du tout à ce qu'on me contraigne d'une manière ou d'une autre, à faire des activités dont j'avais aucune envie. J'aimais bien rester sans rien faire, ou plutôt sans sortir. Je pouvais écrire, bricoler... J'avais des millions de choses à faire sans me sentir poussé à mettre le nez dehors.

- Qu'est-ce qu'on fait ? me demandait-elle.

Sa question me déprimait d'un coup. Il fallait que je nous trouve, que je LUI trouve quelque chose à faire comme les mères que les gamins viennent agripper en leur réclamant d'un ton geignard :

- Maman, qu'est-ce que j peux faire ? J'm'ennuie...

Personnellement, je ne m'ennuyais jamais. J'avais jamais besoin de chercher, mais la prendre en charge me faisait suer. Et si, après un laborieux travail d'inspiration, ce que je proposais l'enthousiasmait pas assez, j'avais le droit à des critiques sur mon manque d'imagination et d'originalité.

- Qu'est-ce qu'on se fait chier ici ! lançait-elle. Dans cette banlieue pourrie ! Y a rien à faire...

Qu'est-ce qu'elle pouvait me gonfler parfois. Fallait que je sois tout le temps présent. Même lorsqu'elle regardait la télé et que ça ne

m'intéressait pas ou lorsqu'elle jouait à un jeu vidéo sur l'ordinateur. Par contre, pour m'aider à nettoyer l'aquarium ou faire une tâche chiant mais nécessaire, y avait plus personne. Là, elle savait s'occuper seule, enfin, elle se démerdait pour filer. Ouais, cette fille était pas un cadeau que je me disais parfois. Elle baisait bien et me tenait compagnie, mais c'était pas encore la synchronisation parfaite. Des fois, je flippais vraiment et je lui aurais bien fracassé le cendrier sur le crâne, mais je me retenais, forcément, et je faisais encore plus attention à elle. Mais rien à faire, je percevais sa tentative d'envahissement et c'était d'autant plus pernicieux que tout ça était basé sur l'affectif. Je la sentais dans une quête affective littéralement avide comme si elle disposait de rien du tout à l'intérieur, comme si elle savait pas manger toute seule et qu'il me fallait la nourrir. C'était assez éprouvant comme sensation. Je sentais sa demande parfois, frôler presque l'hystérie. Elle se contenait parce qu'elle appréhendait de se faire jeter, mais sous des allures d'indépendance et de détermination, elle abritait pas la sérénité et l'autonomie.

L'été est arrivé et j'ai proposé la destination du sud-ouest. On descendrait en voiture, tranquillement par le centre, avant de bifurquer vers les Landes puis les Pyrénées. Elle était d'accord, elle connaissait pas non plus cette région et mes suggestions étaient toujours bienvenues. J'ai mis la canadienne dans le coffre, les ustensiles de camping et on s'est taillé par les petites routes départementales pour profiter du paysage. Il n'y avait aucune tension entre nous. Tout se passait au petit poil. Sauf à un moment, je sais plus de quoi elle se plaignait, peut-être bien du temps maussade et j'ai répondu bêtement :

- C'est la vie...

Je voulais dire qu'on pouvait pas toujours obtenir tout ce qu'on voulait et qu'il fallait savoir parfois lâcher prise sans en faire une maladie. Je lui donnais pas de leçon ni rien, c'était juste une constatation que je faisais à voix haute comme à moi-même, sans résignation non plus, une espèce de phrase philosophique bidon et sans importance.

- Ah ! Je supporte pas ça, fit-elle tout à fait exaspérée, c'est nul ce genre de remarque...

Je l'ai regardée, interloqué et sidéré, muet, complètement désarçonné par la violence de sa réaction à ma remarque anodine. J'ai laissé tombé, n'ayant absolument pas le sens de la polémique, qui plus est sur un sujet aussi grave que ma constatation métaphysique sur le sens de la vie. Elle s'est vite calmée et les choses ont repris leur cours. J'avais pas compris qu'elle avait une certaine vision du monde qui était pas la même que la

mienne. J'ai pensé que c'était un petit incident pas significatif et c'est vrai que tout le reste du séjour s'est déroulé sans le moindre heurt.

A ce moment là, j'avais le pouvoir entre les mains, du moins potentiellement. J'aurais pu la dégager du jour au lendemain sans que ça me pose de problèmes. J'avais le pouvoir sans forcer, comme un pilote qui maîtrise parfaitement son bolide et ses milliers de chevaux avec les deux mains tranquillement plaquées sur le volant. Ça me demandait aucun effort de concentration ou de vigilance. Pourtant, j'abusais pas de mes avantages, je la respectais toujours, j'essayais de l'aider lorsqu'elle se montrait fragile et ne l'envoyais jamais chier. La vie était du gâteau et notre relation assez bien huilée, pensais-je.

Les congés de Claire achevés, je suis reparti chez des amis, Paul et Adeline, dans le Limousin, la laissant chez nous entre son travail et la préparation de son concours.

J'adorais leur maison autant que la région. Ils étaient paumés en pleine cambrousse dans un lieu-dit qu'on atteignait après des kilomètres de routes minuscules. Je suis arrivé en début d'après-midi et la cagnasse tapait rudement. Les volets étaient tirés et la campagne scintillait comme la mer sous le soleil de plomb.

- Ah ! Voilà Poupette !

Poupette, c'était un surnom rigolo qu'on me donnait entre nous, suite à une histoire que j'avais racontée à propos d'un gamin qui disait toujours lorsqu'il voulait quelque chose : « Tonne, Tonne, c'est à Poupette ! » Ça me faisait marrer et ça me dérangeait pas.

- Bonjour à tous, dis-je, je suis bien content d'arriver. Vous allez bien ?

En plus de Paul et Adeline, Sylvette, une amie à eux, était là avec son fils Simon. Ils habitaient une toute petite maison près de la grande, qu'ils n'utilisaient qu'aux vacances. Le reste du temps, tous vivaient à Paris. Ils finissaient le repas et en étaient au café. Adeline me proposa, avec l'accent paysan qu'elle tentait d'imiter :

- Tu veux t'y manger ? On t'a gardé ta part. Ça creuse la route hein ? me dit-elle en riant.

Je l'aimais bien Adeline, elle riait souvent, avec un rire de gorge très spontané et généreux.

- Ouais, amène ce que tu as, j'ai une petite faim. Et je vois que vous avez pensé aux gâteaux...

Ici, les gâteaux coûtaient rien. On était dans un autre pays. Ils étaient énormes, délicieux et valaient trois fois moins cher qu'à Paris. Ce qui fait qu'on s'en offrait presque à tous les repas.

- T'as vu ça, on n'a pas perdu nos bonnes habitudes ?

Je me suis installé et j'ai apprécié le moment, la fraîcheur et l'atmosphère. La seconde partie de mes vacances s'enchaînait bien. J'étais bien ici. Le calme, le silence et la compagnie tranquille de mes amis faisaient une bonne transition. On allait se payer des balades rustiques et glander à l'ombre du tilleul. J'avais amené des bouquins, de quoi écrire et j'avais besoin de rien d'autre.

Le matin, je me réveillais super tard. La journée passait au rythme nonchalant et figé de l'été. En fin d'après-midi, tous les deux jours, j'allais à la cabine du village téléphoner à Claire. Je laissais la porte ouverte, maintenue par un pied pour atténuer l'effet de fournaise de l'endroit. Je transpirais et suais des litres d'eau en prenant de ses nouvelles. Elle avançait son boulot, me disait-elle, mais aurait bien voulu pouvoir me rejoindre.

- Bon, à bientôt, bisous, lui disais-je.

- Oui, bisou.

Je regrimpais dans ma voiture et regagnais illico la maison. Des fois, je descendais à la rivière, seul ou accompagné, escalader les rochers. Il m'arrivait aussi de faire un petit footing.

J'étais resté quinze jours dans ma retraite campagnarde et je fus heureux de retrouver Claire en rentrant, bien qu'elle ne m'ait pas manqué. Je savais qu'on était ensemble, je l'entendais régulièrement au téléphone et cela suffisait à ma sérénité.

La rentrée est arrivée. On s'est installé progressivement dans une vie de couple plus permanente. Sa présence ne me pesait pas, on était bien en phase et on s'apportait mutuellement nos différences. Son côté terre à terre et sans vague à l'âme rassurait en moi des facettes un peu anxieuses d'incertitudes. J'aimais ses façons décidées et entreprenantes. De tenter de se lancer dans un nouveau travail en changeant soudain complètement de branche professionnelle me plut, et j'appréciais cet enthousiasme que d'ailleurs je partageais, étant moi-même dans le milieu. Il y avait tout de même un risque qu'il me semblait qu'elle traitait un peu trop à la légère, celui de perdre son emploi sans réussir son concours, et donc de se retrouver le bec dans l'eau. Mais c'était un risque à la hauteur du gain et je croyais qu'elle pouvait le jouer. Ce qui m'étonnait, c'était l'absence totale de sa prise en compte et l'insignifiance des conséquences que ça pouvait soulever.

De la même façon décidée, un jour, elle a déboulé avec des plinthes en céramique, de la colle à carrelage, de l'enduit à joints et elle m'a annoncé :

- Bon, on va refaire cette cuisine minable qui en a bien besoin. On a le week-end devant nous. Tu vas voir, ça va être vite fait.

Du coup, on s'est lancé dans la réfection des peintures et des papiers peints. C'est vrai qu'elle était pas nickel la cuisine, mais enfin, ça aurait pu attendre, surtout qu'on était vraisemblablement pas là pour des années. Mais ça lui faisait plaisir alors je me suis retrouvé perché sur un escabeau avec un rouleau, en train de coller une couche au plafond tandis qu'elle arrachait le vieux carrelage avec un marteau et un gros tournevis.

- Bon, je crois que je vais devoir passer une deuxième couche, dis-je. On voit à travers.

Elle a levé le nez et elle a dit :

- Ouais, bien sûr, c'est normal. On passe toujours deux couches de peinture.

J'ai donc repassé ma deuxième couche. Elle savait parfaitement comment on s'y prenait car elle avait été à bonne école avec son maçon de père depuis toute jeune. Moi, j'apprenais. Et c'est vrai que j'étais pas un virtuose des entrepreneurs. Mais j'étais un bon élève, attentif, appliqué, et désireux de bien faire. En somme, de grandes qualités qui font qu'à présent, je pourrais retaper une baraque du sol au plafond sans me demander par quoi commencer. En bas, son boulot avançait et elle avait déjà collé la longueur d'un pan de mur de plinthes. Elle avait pas les deux pieds dans le même sabot. Je suis descendu et j'ai regardé l'effet de mon plafond. C'était la deuxième couche, mais force était de constater qu'on voyait pas la différence avec la première.

- Mais qu'est-ce que tu fais ? elle m'a aboyé. T'es pas capable de peindre correctement un plafond ?

- Ecoute, j'ai jamais fait ça, moi. Je sais peut-être pas le faire, mais j'aurais essayé. Vas-y toi, si tu sais mieux t'y prendre.

Elle est montée, elle a plongé le rouleau dans la peinture blanche et elle a envoyé la première bande. On a attendu un peu, mais en séchant, le résultat était identique aux précédents.

- Dis donc, ça fait trois couches maintenant, dis-je, et c'est toujours pareil. T'es sûre que c'est de la bonne peinture ?

J'ai examiné le pot, c'était une sous marque quelconque parfaitement inconnue et pour la première fois, j'ai vraiment fait attention à la tête de la peinture à l'intérieur. Quand on touillait avec la spatule, ça ressemblait carrément à du lait, aussi fluide, avec un pouvoir couvrant d'aussi bonne qualité.

- Putain ! Ça fait deux plombs que j'essaye de refaire le plafond avec du LAIT ! dis-je.

- Ouais, t'as raison, dit-elle. Laisse tomber, on va en racheter.

Je me suis taillé au rayon bricolage et là, j'ai pris le pot avec la panthère comme à la télé. Ça valait une fortune, mais j'étais certain que le blanc serait aussi blanc que le noir du fauve était noir. Ma première expérience du bricolage s'avérait un peu foireuse et ça me réconciliait pas avec cette activité. Mais j'étais pas au bout de mes peines. Ça non ! C'était que le début, et je savais pas encore ce que cette nana allait me faire traverser. J'en avais aucune idée, sinon, je me serais méfié. Quel con ! Bien sûr, maintenant que j'ai tout compris, c'est facile, et je resterais pas une minute de plus en sa compagnie, mais à l'époque, je savais pas. J'étais le gros naïf et putain, j'allais m'en prendre plein la gueule. Je suis revenu avec mon pot tout neuf et j'ai repassé deux couches pépère et basta, c'était fini pour la journée. J'avais bien bossé.

## Partie 2

A ce moment là, la vie avait un air très quotidien, tranquille et familial. Nous avions chacun nos activités professionnelles auxquelles nous nous rendions la journée, et nous nous retrouvions le soir et le week-end avec le plaisir d'être ensemble.

Parfois, nous descendions dans sa famille, chez sa sœur, pour le week-end. Au début, j'avais ouvert des yeux d'halluciné devant la maison qu'ils possédaient : une immense ferme retapée nickel chrome sur plus de deux cent mètres carrés habitables. On était toujours reçu avec beaucoup de cordialité et de bonne humeur. Serge, le beau-frère, allumait aux beaux jours, un barbecue en début de soirée, pendant que sa femme, Sabine, ma belle sœur, mettait les petits plats dans les grands. Elle était belle ma belle-sœur, et généreuse aussi. Je l'aimais bien. Elle m'avait tout de suite attiré lorsqu'elle m'avait été présentée. Mais elle était prise... Et c'était la sœur de ma compagne... Je n'ai jamais rien laissé transparaître. J'ai seulement rêvé... Elle était douce et docile. J'aimais son visage harmonieux et son regard posé. Parfois, je rêvais d'elle et de fougueuses étreintes tandis qu'elle aurait gémi : « Non... Oh nooon...! », mais seulement pour la forme. Je l'aimais beaucoup, elle me plaisait bien en fait, vraiment. Autrement, je ne la trouvais pas toujours assez affirmée. Elle était trop conciliante, pas assez critique, trop conformiste en général me paraissait-il. Mais en vérité, ça n'était pas très important. Il vaut sans doute mieux pêcher de ce côté que par excès inverse.

Serge, mon beau-frère, était un gars ouvert et actif. Peut-être d'ailleurs un peu trop... Enfin, il était en train de retaper du sol au plafond, sa maison qui en avait bien besoin vu l'état de vétusté où ils l'avaient trouvée lorsqu'ils l'avaient achetée. Il la faisait briller comme un sou neuf, explosant au passage, les cloisons qui le gênaient, pulvérisant les sols ou les planchers à coup de masse, pour tout refaire sur des bases saines. Il était efficace, et bon nombre de pièces était déjà métamorphosé lorsque je fis sa connaissance. Il ne s'arrêtait jamais et était sans cesse en action, passant d'une activité à l'autre. Il peignait, tapissait, carrelait, moquettait, sciait, couvrait son toit de tuiles neuves ou rangeait sa grange du début du week-end au dimanche soir. Je le trouvais sympa et souriant, enthousiaste, mais je m'étais tout de suite dit, en le voyant, que je me demandais bien ce qu'il allait devenir le jour où il aurait fini sa maison. J'avais pensé en rigolant intérieurement, je m'en souviens très bien, que peut-être à ce moment là, il pourrait probablement se taper une dépression carabinée. Je ne le voyais jamais en train de buller ou de rêvasser, comme moi, en prenant le temps de vivre. Et je n'arrivais pas à me l'imaginer davantage y parvenant plus tard, une fois la maison achevée. Je ne voyais

vraiment pas ce qu'il aurait pu faire quand il aurait eu tout fini. J'essayais de me l'imaginer, mais c'était impossible : Serge baillant aux corneilles... Ou tout simplement assis dans une chaise longue, en train de siroter un verre, un livre à la main. Ça n'était pas quelque chose qui pouvait arriver, un peu comme si la rivière remontait vers la montagne ou comme si la pluie tombait de la terre vers le ciel. Enfin, c'était pas mon problème, et moi je le regardais s'agiter avec étonnement et curiosité. Il ne savait pas prendre le temps. Le temps de regarder le paysage, d'écouter ses enfants, de leur parler, d'aimer sa femme. Il courait sans cesse, dans ses actes, ses émotions et ses pensées. Je m'asseyais, moi, dans une chaise longue, dans leur jardin à la campagne, si tranquille à côté de ma banlieue survoltée.

Chez eux, leur fille ne me dérangeait pas : Lucie. Un poème la gamine : deux ans et déjà sacrément emmerdeuse ! Les rares fois où ils débarquaient dans mon F4 pour passer la journée, j'étais, quand ils repartaient, exténué par la moutarde qui me mettait à genoux plus sûrement qu'une colonie de vacances entière. Elle braillait, réclamait sans cesse quelque chose, à moi, à sa mère, à sa tante, à nous tous. Et les deux sœurs n'assuraient pas plus l'une que l'autre. La pisseuse voulait pas manger, ou c'était trop chaud, ou trop froid, ou trop mauvais, et sa mère réalisait tous ses souhaits, changeant de cuillère pour le petit suisse à chaque bouchée, Mademoiselle décrétant qu'elle était sale et qu'elle ne la toucherait plus. C'était infernal, et j'assistais, éberlué, à l'incompétence des adultes l'ayant en charge. Quand ils rentraient chez eux, je soufflais, vidé, et dénombrant les sinistres : objets détruits par la tornade, traces de feutre ici et là, bordel épouvantable dans la maison. J'expliquais à Claire le fond de ma pensée sur l'éducation incohérente que sa sœur donnait à sa fille, mais elle répondait trop rien, se contentant de ne pas me contredire. Je croyais qu'elle était de mon avis et qu'elle ressentait les choses exactement comme moi, mais c'était une illusion, déjà... identiques qu'elles étaient toutes les deux sur la façon d'élever les enfants. Chez ma belle-sœur, c'était évidemment pas pareil. La gamine était la même, mais les enjeux étaient différents : d'abord, le matériel détérioré n'était pas le mien, le bordel qu'elle pouvait mettre n'était pas à ranger par bibi, et les hurlements se perdaient bien plus facilement dans les vastes pièces de la bâtisse et dehors, que dans mon petit appartement urbain. Donc, les séjours chez ma belle-sœur, à vrai dire, me pesaient beaucoup moins que ceux passés chez moi, pour ne pas dire plus du tout. Je ne m'occupais de rien, et je passais tranquillement mes journées dans la conversation futile de ce qui devenait insensiblement ma famille d'adoption.

Nous allions aussi, de temps en temps, dormir et passer le week-end plus particulièrement chez les parents de Claire qui habitaient à une dizaine de kilomètres de sa sœur. On évitait ainsi de peser trop sur Sabine qui avait déjà beaucoup de charges de travail.

L'atmosphère de Châteaudun était terne et grise. Il y planait comme une tension marquée, une onde indicible, une inharmonie qui me troublait, sans parvenir tout de même réellement à ma conscience. Châteaudun m'ennuyait, m'oppressait d'une tristesse imprégnée, on aurait dit, comme dans chaque parcelle des objets et de l'air qu'on respirait. C'était comme un chagrin solidifié, un malaise général et chronique. Châteaudun, ou plutôt les parents de Claire, me collaient un cafard monstre, une anxiété morose. La maison était un pavillon ordinaire de banlieue, mais planté en province, aussi froid et désolant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Le mobilier était commun et sans caractère. Les pièces, toutes carrelées comme en Afrique du Nord, résonnaient comme des halls de gare désertés, ajoutant encore leur écho sonore à la froideur générale. Châteaudun me serrait le cœur et me donnait envie de pleurer toutes les larmes de mon corps, dans l'ampleur d'un gros chagrin d'enfant. Mais tout cela n'aurait rien été, ou simplement qu'une dysharmonie esthétique si le père de Claire ne fut présent, là, dans les lieux, comme une entité malsaine. Il était le foyer du malaise, la source du climat vicié, comme un gros nuage épais et gris noué au-dessus de nos têtes. Je n'étais tout simplement pas en phase avec l'ambiance familiale...

Son père était un homme autoritaire, dominateur, et en même temps, capable, en certaines circonstances, de se faire servile. Sa lâcheté, par la faiblesse qu'elle induisait, me l'avait fait percevoir au début comme inoffensif, ce en quoi je me trompais, la lâcheté étant par définition toujours dangereuse.

Lors d'un voyage d'été au Canada, avant que je ne rencontre ses parents, Claire m'avait appris, devant mon étonnement face à l'usage répandu au Québec de ne pas clôturer les terrains autour des maisons, que son père, pour preuve d'ouverture et de largesse d'esprit, n'avait lui non plus, en France, pas grillagé son jardin.

Il était de gauche, avait, paraît-il, tenu bon en soixante-huit pour défendre, comme gréviste, les intérêts des « opprimés », et sablé le champagne en dansant, lors de l'élection de Mitterrand aux présidentielles de quatre vingt un. Il n'avait à la bouche, pour parler de la France, que l'expression « état de droit », valeur que je défends moi aussi ardemment, mais dont il s'empressait, lui, d'oublier la notion au sein de sa propre famille. Il pérorait à longueur de journée, assenant d'un ton

catégorique, des âneries monumentales, qu'il ponctuait souvent d'un : « MAIS C'EST VIEUX COMME LES RUES ! » qui voulait tout dire... et se proclamait sans réplique. Sa femme n'était pour lui qu'une quantité négligeable, à qui il ne laissait, en toutes circonstances, jamais son mot à dire. Il la dominait, de toute sa petite stature, irascible et batailleur. A l'occasion de presque tous les repas, lorsque nous étions à table, il s'emparait du couteau sans dents disposé près de son assiette et déclarait d'un ton sarcastique, en s'adressant à la cantonade, mais en visant sa femme : « C'est pas des couteaux ça ! C'est tout juste bon à couper le beurre... »

J'avais tout de suite intuitivement détecté et cerné mon « beau-père », mais pour éviter un conflit avec Claire, j'avais tout fait pour ne pas regarder en face cet état de fait déplaisant. Je n'avais jamais parlé de cela avec Claire par peur de la blesser en évoquant des faces peu reluisantes de son propre père, certainement douloureuses, mais qu'elle n'avait peut-être pas perçues, qu'elle n'aurait peut-être même pas été capable de percevoir, et qui l'aurait peut-être fait m'en vouloir ou m'aurait fait passer pour un invétéré critiqueur. J'avais sous-estimé la dangerosité du personnage et de ses constructions psychologiques qu'il avait peut-être transmises à sa fille, ce que, je pus le vérifier plus tard, était hélas le cas.

Je n'étais d'ailleurs, jamais entré en conflit directement avec lui, et rarement avec Claire à son propos.

Claire parvint à me faire croire en la valeur de son père. J'ai cru à cela, au fur et à mesure que je lui accordais de l'importance à elle. Son père, construisant la piscine dans le terrain de la maison secondaire, à Pézenas, pour le plaisir de ses enfants... Mais n'était-ce pas plutôt une question de statut et de signe extérieur de réussite sociale ? Il possédait une maison provençale avec piscine privée et cela était une marque de pouvoir et de réussite. Des actes généreux, alors, oui... il en a quand même été sûrement un peu capable. Cet homme avait, paraît-il, emmené ses enfants à la mer tous les jours du temps de la construction de la maison. Sans doute, n'était-il pas uniquement qu'un monstre d'égoïsme absolu. Seulement, il lui fallait contrôler et exercer le pouvoir de façon totale, à la manière des plus illustres dictateurs : sans partage !

J'avais l'impression, à cette époque, qu'entre Claire et moi, tout se passait bien. J'étais vigilant avec elle et j'avais conservé une indépendance d'esprit à son égard qui faisait que même si je lâchais du lest, je savais être capable de récupérer vite fait la situation en mains en cas de dérapage de sa part. Mais c'était pas la meilleure façon d'envisager les choses. Je sentais les à-coups qu'elle pouvait donner, comme si je tenais

en laisse un gros chien un peu fougueux. Je la tenais fermement et on continuait d'aller bien droit parce que je savais que de nous deux, j'étais quand même le plus fiable. C'était mal envisager les rapports avec une femme. Une femme, si on est obligé de la cadrer, c'est pas la peine de commencer ou de continuer. Pour être bien à deux, faut que les deux veuillent avancer dans la même direction sans qu'il y en ait un qui soit obligé de s'équiper d'une longe.

Et puis, il y avait un paquet de petits signes qui m'effrayaient. Il n'était pas rare, par exemple que je dusse le soir, contrôler et vérifier sa prise de pilule qu'elle avait la fâcheuse tendance, à oublier trop fréquemment. Ces petits détails venaient régulièrement affleurer comme des écueils à la surface de l'eau.

En fait, je ne pouvais raisonnablement pas lui faire confiance d'autant que mes tentatives de responsabilisation étaient raillées, voire agressivement rejetées. En somme, il fallait la prendre véritablement en charge, l'assumer totalement tout en subissant la vindicte que ne manquaient pas de déclencher mes appels à la responsabilité. Claire, comme certaines voitures neuves qu'on ne doit pas garder plus de six mois, ne devait pas être conservée non plus au-delà de ce laps de temps. La suite était de trop et, comme dans un champagne éventé, toutes les petites bulles fou-taient le camp.

J'avais bien remarqué dès le début que cette fille n'assurait pas trop, et qu'elle me paraissait aussi, complètement incompétente avec des enfants. Je la considérais parfois comme une vraie gamine à vrai dire. Elle acceptait ma façon de voir les choses et j'avais fini par croire qu'elle était devenue ce que j'en avais fait alors que j'avais changé que la surface. Je me disais que ça n'était pas bien grave si elle n'était pas toujours parfaite, qu'elle apprendrait, que c'était juste parce qu'on ne lui avait jamais montré. Je voulais pas être intransigent, j'en avais assez soupé moi-même avec ma propre mère parfois, de l'intransigence et des jugements tout faits. Lui faire confiance était pourtant la dernière des choses sensées à faire, je le savais au fond, et malgré tout, j'ai commis la lourde erreur de lui accorder les pleins pouvoirs. C'était totalement inconséquent de ma part et forcément fatal. C'était LA connerie à pas faire et comme un gros nigaud que je suis, et bien, je l'ai faite, et à pieds joints encore en plus. Je pensais que j'étais un peu comme un guide qui lui montrait la voie. J'étais fier de ma façon de penser et de l'ascendant positif que j'avais sur elle. Elle avait vécu dans le flou et j'avais la légèreté de croire à l'évolution d'une personne. C'était sans compter avec les parts

profondes de sa personnalité qui, même tapies dans l'ombre, restaient puissantes et jamais totalement inactivées.

Des petits détails manifestaient la gravité de son cas bien au-delà des descriptions psychologiques, et témoignaient du déséquilibre de Claire : En arrivant à Pézenas la première fois, je me suis étonné de la grosseur des fourmis qui étaient d'une espèce beaucoup plus grande que celles que je connaissais. Je me souviens de sa réaction explosive et d'une agressivité extrême complètement en démesure avec ma remarque. C'était violent et brutal. Elle avait tout simplement pris mon étonnement et ma curiosité quant aux fourmis comme une attaque personnelle dirigée contre elle et à laquelle il fallait répliquer. C'était évidemment pathologique, nettement paranoïde, et ça aurait dû m'inquiéter. Un détail pareil, ne fut-ce que celui-là, n'aurait pas dû m'échapper. Il contenait à lui seul, la suite entière des événements.

Pendant une période, j'étais arrivé à l'entraîner dans un monde plus sain qui était le mien. Elle était devenue calme, sereine, gaie, d'une joie chaleureuse et profonde. On a voyagé et construit notre vie ensemble. C'était le printemps de notre rencontre. Tout allait bien que je me disais. Ou plutôt, je faisais tout pour continuer à penser que tout allait bien. J'ai dû, en fait, commencer très tôt la politique de l'autruche, pour pas dire dès le début. J'ai couru après un rêve, après une image qui n'existait pas. Je voulais absolument avoir rencontré une fille saine, et bien que la réalité prouvât le contraire en permanence, je m'accrochais à cette idée comme un cinglé. Forcément, je ressentais le décalage en profondeur et si je m'évertuais à ne rien voir, j'encaissais quand même les coups. Ça se traduisait par des angoisses profondes apparemment dénuées de tout fondement et un malaise permanent que je m'efforçais d'ignorer. Ses insuffisances que je percevais à la manière d'un aveugle délimitant des contours, me communiquaient des sentiments de panique comme lorsqu'on s'aventure sur un sol mouvant. Il fallait absolument la contrôler, ne pas la perdre de vue comme un gamin irresponsable, sinon elle faisait tout de travers, oubliait de prendre sa pilule, ses clés, de payer ses impôts, enfin toutes les tâches obligatoires. C'est moi qui ramenaient le cendrier plein et nos fringues qu'on avait semées. C'est moi qui éteignais toujours la platine laser et rangeais le CD, qui débarrassais le bordel de fin de soirée qu'on avait fini par amonceler. De la même façon, je programmais le magnétoscope sans jamais me planter dans les heures ou dans les manipulations

Je percevais qu'elle n'assurait pas et cela dans quantité de domaines. Je prenais donc les choses en main et tout allait pour le mieux. Mais

j'aimais pas ses façons de réagir, de faire, de se conduire, d'envisager les choses, la vie, les rapports entre les gens. J'aimais pas son émotivité de surface, sa frénésie, ses absences de repères. J'avais l'impression, souvent, d'avoir à faire à une gamine paumée à qui on n'aurait rien appris. Elle avait pas le feeling, et quand elle m'a déniché, elle a sûrement eu l'impression d'avoir dégoté la perle rare.

Mon psychisme s'est donc scindé en deux : une part consciente, de surface, qui raisonne et s'occupe aux activités quotidiennes, et l'autre qui refuse, qui gueule comme un damné pour échapper à l'enfer qu'on lui fait subir, mais qu'on n'entend pas. Et tout ça pour quoi ? Pour continuer à croire en un rêve, pour parler à ce rêve, pour baiser ce rêve dont la réalité pourtant, ressemblait davantage à un cauchemar. Parce que j'avais en moi une part d'incertitudes qu'elle avait investie et qu'elle lâchait plus comme si d'une certaine manière, elle me tenait bien serré par les couilles.

J'ai commencé à aller mal dès qu'elle est venue s'installer chez moi. J'ai réalisé alors, de façon tout à fait nette, sa dépendance fébrile comme la manifestation d'un gouffre gigantesque. Elle a senti que je la percevais et elle a aussitôt commencé à tenter de me dominer pour brouiller les pistes et s'assurer son contrôle sur moi pour me posséder. Je n'arrivais pas à cette époque, à comprendre pourquoi, à chaque fois que je rentrais chez nous, j'étais envahi par un sentiment de malaise terrible et une sensation de grand danger alors qu'elle donnait en apparence, plutôt l'image d'une petite fille frêle que je sentais bien moins solide que moi. En la devinant si désarmée, je rejetais mes intuitions comme injustes, sans fondement, et pour ainsi dire, comme le signe d'une trop grande fragilité de ma part me causant des difficultés à accepter quelqu'un et à vivre en couple. Je ne savais pas encore que ses failles étaient davantage des faiblesses qui contenaient en germe la méchanceté et la cruauté.

Cette si grande vulnérabilité a endormi mes défenses et mon système immunitaire psychique qui ne s'est pas méfié ni défendu. J'ai été neutralisé et elle a pu investir la place comme un virus qui envahirait un hôte après avoir franchi la barrière protectrice des anticorps en se faisant passer pour un organisme inoffensif. Une fois dans les lieux, elle a tenté de prendre le contrôle de ma conscience et de mon identité pour m'asservir à son profit.

Quatre ans après notre rencontre, notre premier enfant, Mathieu, naissait, dans le même temps où nous déménagions pour aller nous installer dans l'Eure et Loir, près de la famille de Claire, dans un appartement de fonction. Le temps du trajet Paris-Châteaudun, tout a changé de façon

radicale et profonde. Le midi, nous déjeunions chez ses parents, à Châteaudun.

Au-dessus de son père, une exécration à l'huile, commise par une vague connaissance, trônait dans un cadre pompeusement doré.

De ce repas, en quelques minutes, tout a basculé. J'ai clairement vu, l'espace de quelques secondes, où j'avais eu le malheur de mettre les pieds. J'ai très distinctement entendu la porte de ma geôle se refermer, les clefs qu'on tourne et puis plus rien. J'ai continué par la suite à percevoir et à ressentir, à subir et à souffrir, mais ma conscience s'est brusquement engourdie à partir de ce moment et mon sens critique a cessé de fonctionner pour des années. Quelque chose s'est paralysé et je n'ai plus été capable de percevoir le borborygme dans lequel j'étais plongé. Je ne m'explique toujours pas clairement comment j'ai pu abandonner toute étincelle d'intelligence de cet instant. Le refus inconscient, sûrement, de constater le tragique de la situation qui dépassait mon entendement, m'a ligoté longtemps de façon efficace et solide. Mon manque d'assurance dû à des repères confus et embrouillés de ma propre famille, ont permis que je ne débusque pas le traquenard posé ni que je réagisse. Sa famille fonctionnait d'une façon proche de la mienne, symétrique par rapport aux situations parentales. D'une certaine manière, ses parents m'ont rassuré en s'appliquant comme un négatif sur mes propres images parentales, en atténuant par un jeu de compensation, le déséquilibre de mes propres parents. J'ai cru trouver là, une sécurité qui hélas, n'en était pas une. La faille était la même, mais seulement inversée, et je ne l'ai pas repérée.

Claire était en fait une calamité, autant que son vaniteux de père à qui elle ressemblait comme deux gouttes d'eau. Cet odieux personnage s'écrasait et y allait de son coup de brosse à reluire avec ceux qui le tenaient en respect, tandis qu'il méprisait tous les autres moins irascibles et vindicatifs que lui.

Elle n'a jamais vu dans ce minable, fier comme Artaban et droit comme un i, qu'un modèle à suivre et de qui s'inspirer. Cet être ancré de certitudes, agrippé à son pouvoir de petit dictateur familial, s'accrochait à ses privilèges archaïques de macho comme un pou enragé s'agrippe à sa tignasse. Je l'ai régulièrement entendu, durant toutes ces années, cracher son mépris sur le monde entier avec son air supérieur et satisfait, convaincu de son bon jugement et de détenir la vérité suprême. Pitoyable tyran domestique, inébranlable dans ses certitudes rigides, caricature vivante de la bassesse humaine crispée dans sa méchanceté envieuse. Il était ce qu'on ne veut pas rencontrer, tout ce qu'on souhaiterait ne jamais être ou devenir. Grottesque avorton prétentieux dupe de lui-

même, affligeant spectacle à lui tout seul de la faiblesse humaine dans son immense médiocrité, prête à tout pour s'épargner de se voir telle qu'elle est. Abjecte lâcheté de ce faux dur qui ne s'en prenait qu'à ceux qui n'avaient pas la clairvoyance de se défier de lui, gargouille humaine...

Et dire que j'ai cru à tout cela. J'ai été dupe de toutes ces apparences comme un nouveau-né. Je me suis fait abuser par ces épais emplâtres de connerie pure qu'on me servait à la louche comme de la bouillie, avec tant d'aplomb.

Claire avait dû, tout enfant, en assistant à la dynamique relationnelle de ses parents, intégrer le mode de fonctionnement de son père, dominateur, figure presque surnaturelle et toute puissante. Elle avait intégré que dans la vie, il y avait, et il y aurait toujours des opprimés, que c'était normal, que leur statut de victime leur était échu de manière existentielle, et elle avait choisi la position d'opprimeur, voire de bourreau, plus gratifiante en terme de prestige et bien sûr de confort matériel.

Un an après notre arrivée dans l'Eure et Loir, nous redéménagions après avoir acheté une jolie ferme dans la région à Civry. Elle était très belle et possédait beaucoup de caractère et d'authenticité. Le père de Claire se trouva naturellement là pour prendre en main les travaux de la restauration. Evidemment, il prit en même temps possession de la maison comme si c'était la sienne, et m'éjecta dans la foulée, de ma position au sein de notre couple. Ce n'était plus, Claire et moi, ni notre maison, c'était Claire et son père, et leur maison. Il me traita comme son manœuvre et jamais je ne réalisais durant longtemps, que ces deux là m'asservissaient. J'étais sur mon petit nuage, à fond dans mon rêve. Je regardais les grands arbres de mon parc, ce pin immense, le vert étincelant de l'herbe et des charmilles, les vieilles pierres de ma maison que j'avais déniché et pour laquelle j'avais eu le coup de foudre, et rien ne semblait pouvoir m'atteindre ou troubler mon ciel bleu immaculé. J'aimais la quiétude de mon refuge à l'abri du monde, ourlé du roucoulement des tourterelles qui peuplaient le jardin. J'aimais ma grande cheminée où l'on aurait pu déverser des troncs d'arbre. J'aimais mon foyer, ma femme et mon enfant. J'aimais ma femme, en dépit de tout ce qu'elle était et dont je n'avais pas conscience. J'aimais lui faire l'amour, presque tous les jours, et je n'en aurais pas voulu d'autre, celle-là seule me suffisait.

La famille de Claire était immense, une famille gigogne et à rallonges. Il y en avait de tous les côtés et il m'a fallu longtemps pour avoir une vue d'ensemble assez précise des gens, de leur tête, et des rapports existants

entre eux. Du côté de son père, ils étaient sept frères et sœurs, trois du côté de sa mère. Ça faisait un sacré paquet d'oncles, de tantes, de cousins, de conjoints d'oncles, de tantes et de cousins. C'était une vraie smala avec de tout. Des gens, dans l'ensemble, plutôt sympathiques, extravertis et rieurs. Claire avait deux sœurs, Sabine, dont j'ai déjà parlé et Brigitte, l'aînée, plus distante que Sabine. Brigitte était mariée, quant à elle, à un spécimen lui aussi, absolument spectaculaire d'ignominie et de vanité. Il était gros, gras, bouffi, fier de dépasser son quintal, et le posant là ou l'arborant comme un culturiste. Cet être immonde était content de lui à un point inimaginable pour quelqu'un n'ayant jamais côtoyé d'individus de cette niche psychosociologique. Le verbe haut, portant costume trois pièces taillé sur mesures, rapport aux dimensions du bonhomme, ce beau-frère nommé Eric, qui était loin d'être beau, avait tout du maquignon. Rien ne l'arrêtait, et j'ai longtemps cru qu'il faisait de l'humour au second degré tellement ses propos étaient outrés et choquants si on les prenait littéralement. Hélas, le personnage était loin de posséder la finesse nécessaire à un quelconque degré supérieur, et ses discours abjects ne me firent pas rire très longtemps. Ce porc avait la délicatesse et la clairvoyance d'une brute épaisse. Ses uniques sujets d'intérêt se bornaient au cul bien crade, au fric, à la chasse, et au nombre de flics qu'il se vantait de pouvoir corrompre pour obtenir toutes sortes de faveurs. Cette crapule était aussi attendrissante dans son cercle familial que dans ses activités sociales. Là, il me fut donné de le voir à loisir, exercer ses gammes d'humiliations en tous genres, en direction des convives présents. Cet être immonde était, comme il se doit, éminemment convaincu de son intelligence et de son importance, d'autant plus qu'il en était démuné. Et c'était un « régal » d'assister aux interactions que donnaient lieu la rencontre de mon « beau-père » et de ce gendre. L'affrontement violent eut bel et bien lieu par le passé, m'informa-t-on, ce qui était évidemment inévitable, étant donné les deux personnalités aussi égocentriques et vindicatives l'une que l'autre. L'affreux beau-frère détenait en otage, en la personne de sa femme, la fille de mon « beau-père ». Il eut donc la partie belle pour tenir la dragée haute à notre « beau-père » commun. Il y eut conflit : le différend portait sur les molosses du gendre que celui-ci emmenait partout avec lui, et qui saccageaient le canapé, les fauteuils, et tout ce qui passait entre leurs grosses pattes. Les molosses furent exclus de la demeure patriarcale, m'affirma-t-on, et après une longue période d'absence, l'affreux bibendum accepta de revenir sans eux, mais en en faisant payer le prix.

Il était manifeste, du temps où je m'y rendais, que mon « beau-père » flagornait son gendre et se faisait servile dans le but de l'amadouer. Aux repas dominicaux, Eric débarquait toujours le dernier et repartait le premier, pour bien signifier sa dominance et son mépris. Dans ce duel singulier entre deux esprits malades, le vainqueur était le plus fort en terme de rapports de force. En aucun cas, le respect d'autrui ne pouvait être envisagé. Ces deux là se valaient bien.

Quand il arrivait, mon beau-père était aux petits oignons pour lui : « Eh ! Eric... Tu prends quoi ? » L'autre se retournait au bout d'un moment, l'écrasant de toute sa stature et de sa corpulence, comme le découvrant là par hasard, et il commandait :

- Un Ricard !

Il pivotait à nouveau et poursuivait sa discussion interrompue avec son autre beau-frère, Serge. Il en avait rien à foutre de son beau-père, et il n'hésitait pas à le lui montrer. Pourtant, celui-ci se décourageait pas, il repartait comme un gamin :

- Eh ! Eric ! Eh ! en essayant d'en placer une.

Il voulait se faire bien voir, il voulait participer, il ne voulait pas être exclu du groupe. Il voulait être avec les jeunes, avec les hommes, avec les gagnants, avec les vainqueurs, pas avec les femmes et les sous-hommes dont j'étais pour lui. Je regardais ces polichinelles, ce théâtre de Guignol grotesque, et je m'emmerdais à cent sous de l'heure sans m'en rendre compte. Je me suis comme ça, laissé voler une partie de ma vie par ces minables, abruti dans mon confort de lâche, dans la fausse sécurité affective que paraissaient me procurer la pétasse que j'avais pour femme, et la majorité de sa famille dégénérée.

Avec son fric qui était pas de la monnaie de Mickey, comme il aimait à le répéter, rien que des beaux billets bien craquants, le gros lard s'était offert un étang. Sa propriété, un vaste territoire délimité par de hauts murs en béton préfabriqué comme on en voit partout le long des voies de chemin de fer, renfermait en effet, un étang où nageaient des canards. Son mur était orné sur tout le pourtour, de divers tessons de bouteilles, clous et objets hérissés et contondants coulés dans le ciment. Car sa propriété était une propriété PRIVEE, à lui, PERSONNELLE et où personne n'avait le droit de pénétrer sous peine de MORT. C'était du moins ce que laissaient supposer les différents écriteaux apposés ça et là pour dissuader les éventuels visiteurs curieux : « ATTENTION ! DANGER ! PIEGES ! » On aurait dit un camp retranché, une forteresse défendant les joyaux de la couronne. Mais à l'intérieur, neni. Rien d'intéressant. Des canards, une baraque merdeuse de chasseurs au mobilier à gerber, des

bouteilles vides, une barque vermoulue. Rien qui ne méritât qu'on se fît trouver la peau ou capturer dans un piège machiavélique pour expirer dans d'atroces et interminables souffrances... Sauf peut-être... les canards, pour des chasseurs passionnés ! SES canards, que ce gros con venait nourrir régulièrement, qui avaient fini par s'apprivoiser, et qui rappliquaient en faisant COIN-COIN aussitôt qu'ils l'apercevaient. Je me disais qu'il finirait un jour par débouler avec son fusil et tirer à bout portant dans le tas de canards qui se pointeraient la gueule enfarinée, croyant venir chercher leur pitance. Ça me faisait un peu comme s'il lui prenait l'idée de chasser son propre chat, un lapin nain ou des perruches dans leur cage. Il y avait un moment que de certains personnages de la famille, plus rien ne m'étonnait...

Donc, nous fûmes invités un jour, sur les terres du Seigneur, non pas pour chasser, mais pour déjeuner en plein air. Ce fut une mémorable journée où, comme d'habitude, je n'eus pas grand chose à dire. Mathieu, qui lançait des cailloux dans l'étang, fut sommé d'arrêter, pour épargner au maître des lieux, d'avoir bientôt à le curer, se justifia-t-il. L'étang étant vraiment très vaste, la remarque était aussi saugrenue que d'interdire à un gamin de puiser de l'eau avec son seau de plage, pour ne pas vider la mer...

Sur les coups de quatre heures, une partie de cartes fut engagée dans un local, au sous-sol de la cabane. Ils n'étaient que trois, les deux autres beaux-frères et « papi », mais la descente aux enfers fut au-dessus de mes forces. Je demeurai en haut, me refusant à faire le quatrième, préférant contempler la charogne empoisonnée qu'on avait écorchée et crucifiée sur une souche, pour liquider les animaux prédateurs de canards. Mamie a sûrement fait l'effort de se joindre à eux, je ne m'en souviens plus, car la belote ne peut vraiment pas s'accommoder d'être jouée autrement qu'à quatre, et mamie était beaucoup trop gentille pour refuser quoi que ce soit, même à ces sinistres individus.

Nous avons vécu six ans à Civry. Mathieu poussait bien, le bon air de la campagne lui profitait. Je l'adorais et m'en occupais tant que je pouvais, mais pas assez pour mon goût, trop pris par la réfection et l'entretien de la maison.

A cette époque, et durant quatre ans, j'ai été contraint au travail forcé comme un bagnard.

C'est au bout de la deuxième année que Céline est née.

Ma fille : Célinou.

Quand je la regarde à présent, jolie comme elle est, sereine et épanouie, je me dis qu'elle s'en est bien tirée ma souris. Car elle en a vu, elle

en a subi, parachutée à la naissance dans le monde de ses parents qui allaient se livrer une guerre totale.

# Partie 3

Notre fille, Céline, venait d'avoir deux ans, Mathieu cinq et je commençais à être sérieusement stressé par mon rythme de vie. Je partais le matin en voiture, déposer Céline chez la nourrice, j'emmenais ensuite Mathieu à l'école et je repartais à mon travail. Céline n'avait que deux ans et j'avais la sensation d'être constamment sur les rotules : les nuits incomplètes, les biberons, les courses, les repas, et mon boulot. Oui, les tâches dévolues habituellement aux femmes, c'est moi qui me les appuyais. Le week-end, je retapais la maison ou Claire me faisait subir le repas dominical et l'après-midi chez ses parents. Je n'effectuais à cette époque que des tâches obligées, des corvées, et des contraintes. A force d'avoir le nez baissé, j'avais les yeux au ras du sol comme les forçats, et je ne voyais même pas qu'il n'y avait plus que moi qui remplissais de charbon la chaudière de la loco. J'étais dans une espèce d'état d'hébétude permanent, associé à une activité à plein régime.

Claire, qui avait réussi son concours, toujours partante pour les projets et les entreprises stimulantes, se rendit en stage courant février. Il y avait déjà pas mal de temps que mon sens critique s'était vu bien émoussé et mon état général, vigilance, tonus, enthousiasme, bien dégradé. Disons que j'étais plus vraiment au mieux de mes possibilités. Presque dix ans de vie commune avec Claire m'avaient, pas encore anéanti, mais bien diminué.

La semaine s'était déroulée normalement à première vue. A cette époque, je n'étais capable de rien voir et ne comprenais rien à rien. J'étais aveugle comme on dit, totalement, une cécité absolue, et Claire pouvait me raconter n'importe quoi, je croyais tout comme un gamin de deux ans. Elle ne s'en est donc pas privée, et a commencé à dangereusement charger la mule en débutant les techniques d'approche pour s'attirer l'intérêt de l'un des stagiaires.

A son retour de stage, je n'ai pas vu venir quoi que ce soit davantage que d'habitude. Pourquoi l'aurais-je vu d'ailleurs ? La dynamique de nos rapports était déjà depuis longtemps mise en place, et Claire ne faisait, à ce moment là, que faire encore seulement un peu moins cas de moi. La vie quotidienne s'est poursuivie, toujours sous la pression constante des charges que je supportais.

Vinrent les vacances de Pâques durant lesquelles j'avais pris quelques jours et où je m'attelai à la tâche de carreler notre deuxième salle de bain, à l'étage. Je ne traînais pas trop le matin et je montais vite, après m'être changé en tenue négligée, me mettre à découper et coller du carrelage sur seize mètres carrés d'agglo. J'avais encore les murs à revêtir jusqu'à un mètre de hauteur et tous les joints à remplir. Ensuite, j'aurais posé les

vasques montées sur des carreaux de plâtre et les travaux n'auraient pas été loin d'être finis. Ce moment là me tardait car, comme disait mon père, j'en avais plein les bottes. Plein de quoi ? Je n'ai jamais su. Peut-être de la boue épaisse collée aux semelles et qui alourdit le pas. Moi, c'était plutôt de la merde, celle de Claire, mais j'avais pas encore regardé.

Le printemps arriva et Claire se nourrissait de moins en moins. Elle se mit dans l'idée de faire de la gymnastique, et les après-midi des week-ends où le soleil brillait, elle passait son temps allongée sur une serviette à se faire bronzer à l'abri des haies en plein soleil. Il y avait des trucs comme ce genre de choses qui m'échappaient, mais je ne voyais pas clairement quoi, et à ce moment là, je ne cherchais pas non plus.

On baisait toujours comme des fous et j'arrivais souvent le matin, complètement cassé à la poste. J'avais la tête vide, des absences, une confusion mentale presque permanente et des crises de céphalées accompagnées ou suivies d'hémiplégie et d'insensibilité faciale très inquiétantes. C'était arrivé à un point tel que je dus aller consulter mon médecin. En l'occurrence, c'était une femme, énergique et décidée qui m'inspirait à priori confiance, mais ne faisait pourtant pas l'unanimité dans le village. Les sous-entendus allaient bon train sur ses manières étonnantes et chacun y allait de son anecdote sur son dos. Je croyais à une cabale montée contre elle et à la malveillance légendaire de la populace en général. Elle avait jusqu'à présent, toujours soigné convenablement mes enfants, et son cabinet affichant quelle que soit l'heure, salle vide, je continuais de m'y rendre, évitant l'attente chez des médecins plus renommés. Depuis, j'ai bien compris la véritable raison de la salle d'attente désertée...

Cette fois ci pourtant, j'émis un doute lorsque, rendu chez moi après sa consultation, je me rendis compte qu'elle m'avait prescrit des neuroleptiques préconisés, je m'en souvenais pour l'avoir appris dans une revue quelconque, contre les bouffées délirantes des psychotiques. J'étais peut-être pas au mieux de ma forme, mais délirant ou psychotique, j'avais l'intuition de ne pas l'être encore tout à fait. Je l'appelai sur-le-champ et lui fis part de mon étonnement et de mon appréhension, ce à quoi elle répondit par des paroles apaisantes, m'assurant de la parfaite innocuité du produit et du caractère tout à fait anodin de la prescription. Je décidai malgré tout de ne pas entamer son traitement.

Je suis donc resté affligé de mes analgésies et de mes troubles psychiques. Je ne tenais absolument plus la distance et me sentais pédaler, à tous les niveaux, de plus en plus dans la semoule.

Claire décida enfin, d'une façon assez soudaine, d'organiser une fête chez nous, rassemblant plein de monde. Je laissai faire sans objection

comme d'habitude et, après avoir fixé la soirée pour mi-juin, elle appela les différentes personnes de sa liste sans oublier le stagiaire de février. Je participais peu aux préparatifs car je n'avais jamais apprécié ces grandes noubas pleines de bruit et de gens partout mais je me tapais quand même les tréteaux et les planches qu'elle m'avait envoyé chercher à la salle des fêtes du village pour faire face au nombre des invités.

La fête se déroula donc comme prévu, avec beaucoup de monde. Le jardin fut vite envahi et l'on commença à servir le cocktail maison à la louche. Le « stagiaire de février » arriva parmi les derniers, seul, sans être accompagné de sa femme. Il alla rapidement s'asseoir sur une chaise en prenant bien soin de conserver une distance stratégique par rapport aux autres qui voulait signifier : sociable, mais toujours indépendant. Il y eut un lunch puis, vers minuit, on poussa les tables pour danser. Vers trois heures, je suis monté me coucher, laissant les plus fêtards chanter dans les premières lueurs de l'aube, des chansons accompagnées à la guitare.

Une semaine après, nous étions invités, Claire, moi et quelques autres irréductibles à un repas chez (toujours le même) « le stagiaire de février ». La soirée fut assez surréaliste et je la vécus un peu comme dans un rêve. Claire adopta dans ses manières, une impudence et un aplomb auxquels j'avais été rarement confronté... Ses attitudes étaient provocantes en permanence et il était flagrant qu'elle était davantage chez elle que la femme de l'autre qui semblait presque transparente en comparaison. Elle avait bien dix ans de plus que Claire, bien sûr, mais la différence d'âge n'expliquait pas tout... Je rentrai seul pas trop tard, avec une première fournée de gens qui repartaient, et toujours sans la moindre once d'esprit critique ou de suspicion et donc, sans, ne serait ce qu'entre apercevoir ce qui se profilait à l'horizon et se manigançait avec le grand ténébreux qui se la jouait désinvolte.

Je sais que ça paraît difficile à croire pour quelqu'un d'extérieur sans penser que j'étais sûrement un peu trop naïf pour ne pas dire tout à fait nigaud. Mais c'est sans compter avec la part de rêve qu'on porte tous en nous. J'avais aussi perdu tous mes repères en quittant ma région, ma famille et mes amis, pour déménager dans celle de Claire. Elle était demeurée le seul point fixe qui me restait, le seul repère qui me paraissait stable, et j'avais fini par l'idéaliser à un point tel que j'étais prêt à avaler toutes les couleuvres qu'elle avait décidé de me faire avaler et ça en faisait une sacrée quantité.

Lorsque nous fûmes fin juin, les vacances approchèrent vertigineusement. Un samedi après-midi, Claire s'absenta après déjeuner et ne revint que tard en début de soirée. J'avais passé la journée complète, seul avec

les enfants, et Célinou était tombée en arrière de son petit fauteuil en osier au cours d'un de ses moments d'agitation coutumière. La bosse était impressionnante et je me sentais un peu responsable de l'accident. Lorsque Claire rentra, j'étais particulièrement inquiet de son retard. J'avais téléphoné à sa sœur dans l'après-midi, pour savoir si elle savait où elle était, au cas où elle n'aurait pas été tout bonnement avec elle. Mais non. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle pouvait être, mais elle me rassura en m'assurant que Claire devait sûrement être très absorbée à parcourir les magasins. Je savais que faire part à Claire de mes interrogations était un bon moyen de l'exaspérer. Et exaspérée, je savais qu'il n'était pas couramment déjà, besoin de raisons, pour aller en rajouter moi-même... Je ne dis donc rien à Claire quand elle rentra, excepté pour l'informer de la bosse de sa Céline chérie. A mon grand étonnement, elle me répondit avec une compréhension peu commune pour son habitude, que ce n'était rien et qu'il ne fallait pas s'inquiéter d'un petit bobo banal à son âge.

Quelques jours après, nous fûmes précipités dans les premiers jours des vacances comme dans un abîme. Le ciel était couvert et bas. Les siestes de Célinou étaient brèves et il flottait dans l'air de la maison, comme une chape de plomb. Je m'occupais des derniers préparatifs ou plutôt des derniers « bouclages » avant le départ, comme l'entretien du congélateur et toutes ces corvées matérielles chiantes à accomplir mais obligées si on ne veut pas se retrouver au retour, encore un peu plus submergé qu'on ne l'était avant de partir.

Nous partîmes le deux juillet, avec des allures de naufragés quittant un navire échoué sur des récifs. Le ciel était toujours aussi gris et pluvieux en ce début d'été, et il fallut faire une première fois demi-tour pour vider dans les containers, les derniers sacs poubelle que nous avions remplis et oubliés de déposer. Claire se payait une tête d'enterrement des plus réussie, et elle voulait nous faire fuir je ne savais quoi encore, au juste. Elle était toujours pressée de s'en aller. Il fallait toujours avancer, courir, aller plus loin, toujours plus loin, en avant. Claire fuyait, sa vie n'étant qu'une fuite, et pour tout dire une fuite d'elle-même dans le mouvement et l'activité. On était donc parti comme des voleurs, le deuxième jour des vacances, après quand même négociation de ma part pour repousser le départ d'au moins un jour, alors que nous avions devant nous, un plein long mois, de complètes vacances. C'était quelque chose qui me dépassait, cette course saugrenue vers des destinations sans cesse nouvelles. Moi, j'aimais bien prendre mon temps, le temps de vivre, de poser mon cul et d'écouter un oiseau ou de regarder bouger un

brin d'herbe. Surtout qu'en arrivant, le lendemain, ou deux jours après, elle se taperait la même tête d'enterreuse ou de déterrée, ça se valait, et que le problème, si problème il y avait, en serait toujours au même point. Et que là, eh bien, il faudrait bien envisager de le résoudre ou alors être contraint de se remettre à nouveau en route vers une nouvelle destination, et ainsi de suite jusqu'à la fin des vacances, et pourquoi pas jusqu'à la fin tout court, c'est-à-dire, jusqu'à la fin des jours.

On était donc allé grossir le flot des vacanciers empressés et une heure après notre second départ, nous n'avions toujours parcouru que dix malheureux petits kilomètres de rien du tout. Les informations à la radio ne nous laissaient guère augurer une meilleure fluidité pour les heures à venir que celle de la marée automobile où nous étions englués. C'est donc avec autorité, une fois n'était pas coutume, que je pris la bretelle de sortie de l'autoroute, conseillée par les gendarmes en personnes qui nous faisaient des signes assez péremptaires au bord de la chaussée pour nous inviter à bifurquer. Je fis demi-tour une deuxième fois dans la même journée et je reportai notre départ à un moment ultérieur.

Il était trois heures de l'après-midi et je trouvais l'atmosphère de la maison de plus en plus glauque, pisseuse, aux teintes des pires fins de dimanches familiaux, grises et poisseuses. La journée me collait carrément aux doigts et je commençais, moi aussi, à espérer pour bientôt, le possible moment du départ définitif. Au bout du compte, on a pris la route en début de soirée, ce qui nous a rendu à la maison des parents de Claire pour minuit, une heure du matin. Le plus gros des troupes était passé et le trajet s'était déroulé convenablement cette dernière fois.

On venait chaque été passer dix, quinze jours dans la maison de Pézenas située dans le midi. On profitait du soleil, de la piscine, et de tout le confort matériel, dont les « services », assurés avec une parfaite efficacité par la mère de Claire qui prenait toute la maison en charge question intendance. J'appréciais beaucoup ces séjours au soleil quasi certain chaque matin, dans la tranquille quiétude provençale, à ne rien faire d'autre pour ainsi dire que lire ou se baigner dans la piscine particulière de papi. On partait parfois se balader au marché, mais rares étaient les expéditions éloignées où la canicule nous faisait regretter la relative fraîcheur de la maison.

Le séjour ressembla aux séjours précédents, pas tellement différent des autres d'ailleurs... Claire était simplement, encore un peu moins proche de moi que le reste du temps si c'était possible. Et c'était possible... Et malgré tout, je ne réagissais pas, je n'avais conscience de presque rien, comme si j'avais été anesthésié. Ce que j'étais. Elle était parvenue, par un

processus complexe, à m'anesthésier psychiquement presque totalement, ce qui fait que je ne voyais ni ne ressentais plus depuis des années, ce qui aurait crevé les yeux de n'importe qui et que personne en pleine possession de ses moyens, n'aurait jamais accepté. Le souffle du vent aurait davantage fait tressaillir un dormeur. Je n'étais, malgré tout, pas plongé tout à fait entièrement dans le coma puisque j'arrivai, au cours de ces vacances, à déceler des conduites, des faits ou des situations qui auraient dû, bien sûr, me choquer outrageusement et qui ne faisaient seulement que me démanger, mais c'était déjà cela, comme les derniers fils qui me rattachaient encore à la vie. Ainsi, nous revînmes un midi de Béziers où nous étions allés passer la matinée et lorsque Claire posa les quatre ou cinq livres qu'elle s'était offerts sur la table de la véranda en déclarant : « Ça, c'est MES livres ! », le MES qui avait été scandé si violemment, m'étais resté, A MOI, en travers de la gorge. Ce petit détail sûrement, n'était pas anodin. Car ce MES était assurément une affirmation manifeste de revendication, d'autant moins justifiée que Claire n'avait absolument rien à me reprocher, ne l'ayant jamais contrainte à quoi que ce soit ni même ne serait ce que négligée. Étonnant donc, comme un petit détail insignifiant avait pu se frayer un chemin vers le fin fond de ma conscience en hibernation, pour aller la chatouiller, alors que des années d'actes de haine ordinaire autrement plus choquants et apparents, n'avaient rien provoqué. Le séjour se poursuivit et Claire se coupait chaque jour un peu plus de moi, de nos enfants, de tous, absorbée dans ses livres snobs et creux qu'elle ne quittait plus, dérivant dans la piscine, en pleine cagnasse, sur le matelas pneumatique fluorescent.

Je m'allongeais à l'ombre brûlante de la balancelle, étranger moi aussi de plus en plus, à tout ce qu'elle devenait. Quelques fois, elle s'esclaffait ou riait à un passage particulièrement savoureux, jubilant secrètement de me prendre à témoin de son bonheur traître. Elle ondulait, tournoyant lentement dans la piscine turquoise comme une immense feuille morte rose bonbon.

Un jour ils décidèrent, Claire, son père, et Serge, mon beau-frère, présent lui aussi avec sa femme, d'effectuer une petite marche dans les environs. Il s'agissait de faire le tour de la colline Sainte Thérèse et de rentrer par la route des Lounes. J'acceptai de me joindre au groupe des randonneurs, mais très vite, je me rendis compte que je m'étais fourvoyé lorsque je fus laissé à la traîne par l'équipe de ce qu'on devait bien appeler « un stage commando ». Alors que j'avais d'un pas égal, mais posé, les trois compères se détachèrent presque aussitôt du peloton pour s'assurer un maximum d'avance dès le départ. Ils palabraient en avançant, comme

des sprinters de haut niveau, sans jamais d'ailleurs se retourner pour s'enquérir de mon sort ou même simplement s'informer de ma progression. J'avais été oublié, si tant était qu'on s'était rendu compte de ma présence, perdu dès le début dans la poussière des chemins tel un vulgaire insecte éjecté sous les semelles de leurs baskets. Dans un virage, je fis demi-tour, laissant les météores pulvériser leur record. Je rentrai en flânant, soudain heureux de marcher seul dans le crissement des cigales.

Un autre jour, nous descendîmes à la rivière avec les enfants. On l'atteignait en suivant un chemin escarpé et terreux qui menait à une petite plage de cailloux blancs à l'abri des arbres. On faisait des ricochets et Célinou courait en sandales d'eau au bord du rivage. Le silence, entre Claire et moi, devenait solide comme un cube de verre compact.

A table, les repas à l'ombre orange des stores de la véranda donnaient lieu à des scènes qu'aujourd'hui je peux juger désespérantes. Claire pouvait cracher à sa mère, des phrases du genre :

« - Mais essuie-toi la bouche quand tu manges ! » si elle avait eu le malheur de laisser souillé un peu trop longuement, un coin de ses lèvres. Après le repas, j'aidais à débarrasser la table et je venais même passer un coup d'éponge autour du verre de « papi » qui trônait, toujours en bout de table, sans s'être jamais levé pour participer aux tâches du déjeuner. Je me souviens très précisément de son attitude à ces moments là, et si je ne nommais pas ce que je ressentais, je dois bien convenir qu'il transpirait le plus pur mépris bien masculin pour celui que j'étais, capable de se compromettre dans ces tâches tellement subalternes et dégradantes, de tous temps dédiées à la catégorie inférieure des femelles.

Et puis un soir, après le repas, un peu avant d'aller nous coucher, je dis à Claire, après un très long moment de doute : « - J'ai l'impression que tu ne m'aimes plus... » Elle m'a regardé alors, soudain, comme si elle me découvrait. Elle devait l'avoir devinée, presque l'attendre ma remarque ou une du même genre, un peu comme le coup de tonnerre qu'on appréhende. Elle m'a répondu sans aucune hésitation : « - Mais non, bien sûr. Je t'aime toujours. » Je ne me souviens plus très bien de la suite, mais elle arriva sans difficulté à me faire taire pour la soirée bien entendu.

Nous devions nous rendre, après le séjour dans le midi, chez Antoine, avec qui nous devions repartir camper avec sa femme et leurs enfants. Je me promis de réclamer des éclaircissements à Antoine que je savais sûrement détenir des explications sur le comportement étrange de Claire. Je savais qu'il me les fournirait s'il les avait, et si j'insistais un peu fermement.

Nous sommes arrivés en fin d'après-midi chez Antoine. On a dîné puis couché les enfants. Antoine a préparé un joint et l'a fait passer. Je n'ai pas tiré dessus. J'étais même assez fatigué et je n'ai pas voulu traîner en bas. Je suis monté assez vite. Le temps passait et Claire montait pas. Je suis descendu voir ce qu'elle fabriquait. Je suis arrivé et je l'ai trouvée tranquillement installée sur le canapé du salon, en bas, en train de lire une lettre avec attention. Bien sûr, c'était une lettre de l'autre, qu'Antoine lui avait remise. Je ne sais pas ce qu'il pouvait lui dire, toujours les mêmes conneries, bien sûr. Mais moi, ça m'a fait l'effet d'une bombe, ça m'a fait comme les avions de ligne qui se sont engouffrés dans le World Trade Center, ça m'a explosé de la même façon. J'ai vacillé et je me suis effondré... de la même façon que les deux gratte-ciels. Je ne voudrais pas être maladroit ou indécent, mais j'insiste, en remettant les choses à la même échelle, j'ai reçu un Boeing en plein cœur. Elle m'a regardé m'effondrer sans un mouvement, sans un geste, sans une émotion. Il y avait longtemps que pour elle, je ne valais pas plus qu'une tour de béton avec personne dedans. J'ai pensé à tout ce que j'avais construit et que je croyais tenir, et compris qu'il ne restait plus que des cendres entre mes mains. J'ai pensé à mes enfants couchés là-haut et à l'anéantissement de toute notre vie.

Elle était raide, elle m'a raconté n'importe quoi, tout ce qui lui passait par la tête pour m'embrouiller et me la boucler. Elle a même voulu baiser, histoire de me prouver son attachement... ! C'était pas beau tout ce merdier, c'était même épouvantable.

Le lendemain, elle est partie lui téléphoner. Je ne sais pas non plus ce qu'elle lui a raconté, mais en revenant, elle a annoncé à la cantonade : « Je suis une vraie salope. » Evidemment, c'était vrai, mais je ne le savais pas encore tout à fait... Tout me lâchait, comme Antoine qui, en cumulant les fonctions de poste restante et de valet messenger acquis à son nouveau maître, me trahissait sans aucun état d'âme. Le salopard de la lettre agissait sur mon entourage comme un révélateur. L'avenir allait montrer qu'il n'y résisterait pas.

Le reste des vacances s'est passé dans un délire aux allures de cauchemar, un univers surréaliste et incohérent. Ils se téléphonaient tous les jours et j'assistais, totalement lobotomisé, à ma mise à mort programmée.

- Tu pourrais vouloir me quitter pour aller vivre avec lui ?  
questionnai-je un jour.

- Non. Oh non... Je ne suis pas assez bien pour avoir la moindre chance de l'intéresser...

- Tu te sous estimes à ce point ? entrevoyais-je.

- Tu dois choisir, lui déclarai-je un autre jour. Tu vas arrêter tout ça ou je vais te quitter.

- Mais tu me fais du chantage...! répliqua-t-elle.

Cette réplique fut la première nettement tordue, d'une longue suite de coups bas et vicelards. Elle devint semblable, avec son mec qu'elle ne voulait plus lâcher, à un chien hargneux, grondant, les crocs serrés sur son os.

La suite est du même tonneau, une descente aux enfers dans des marais fétides. J'essayais de me raccrocher à la réalité, de me, de NOUS sortir de cet horrible scénario de science-fiction dans lequel nous sombrions, mais aucun de mes efforts ne parvenait à redresser la situation. J'avais l'impression que mes ongles ripaient comme sur du verre et ne s'agrippaient à rien.

Les vacances s'achevèrent enfin et nous rentrâmes.

- Ecoute, me dit-elle, on se reverra lui et moi, mais il ne se passera plus rien. Seulement... tu ne vas pas me croire...

Mais bien sûr que si j'allais la croire. Quand on aime quelqu'un, on croit tout ce qu'il nous raconte. J'allais non seulement la croire, mais je lui aurais donné raison contre le monde entier. Pour elle, ça allait être du billard.

Ils se virent dès lors régulièrement. Le lundi soir, jour où elle allait, soi-disant, à l'atelier peinture sur soie, elle prolongeait la soirée et la faisait nocturne jusqu'à quatre heures du matin.

- Tu n'as pas l'air heureuse... constatai-je un soir, face à sa mine désespérée.

- Je n'ai pas assez de temps à LUI consacrer... me répondit-elle, comme en proie à une illumination mystique.

- Je vais me sacrifier pour vous ! finit-elle par lâcher un autre soir, abattue, en parlant de moi et des enfants, alors que j'essayais de la raisonner.

- Tu sais, m'avait-elle confié une nuit, pendant que nous faisons l'amour, avec cette jubilation malsaine qu'elle éprouvait, tu baises une vraie salope...

« - Je te rassure, ça n'est pas facile pour moi non plus... », me lança-t-elle un jour.

Et c'était quoi qui n'était pas facile ? Me mentir ? Ou bien ne pas le faire, mais seulement résister à la tentation avide de me tromper ? Et je ne savais plus laquelle des deux propositions était la pire.

Elle m'avait averti une fois aussi, sans la moindre conscience du caractère pervers de sa réplique, alors que je lui réclamais des explications :

« - Arrête de m'interroger ou je vais être obligé de te mentir... ! »

- On voudrait passer un week-end à La Rochelle, m'annonça-t-elle un jour, mais tu ne voudras sûrement pas...

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas... Tu vas t'imaginer je ne sais quoi...

- Non.

- Alors je peux y aller ?

- Oui.

- Tu es grand... Tu es vraiment grand !

- Non.

Abus de faiblesse. Abus de pouvoir sur personne en état de vulnérabilité. Je voudrais tant que cet échange n'eût jamais lieu. Et pourtant il eut lieu. Et je ne peux rien y faire. Je voudrais tant ne pas m'être laissé avoir comme ça. Je regrette ma naïveté et mon manque de défenses. Comment ai-je pu répondre ça ? Je me demande pourquoi. Je crois que je ne trouve rien... Si ce n'est mon manque de perversité personnelle pour ne pas l'imaginer chez les autres.

Et je trouve sa basse flatterie, à laquelle je n'étais même pas sensible, sur ma soi-disant noblesse d'âme, pour l'utiliser à ses fins personnelles, profondément répugnante.

Elle avait sans doute choisi la voie du mensonge comme elle l'avait toujours vu faire par son père. La question n'avait même pas dû se poser. Elle se contentait de reproduire exactement le modèle observé. Une fois la ligne de conduite posée, à savoir s'autoriser le mensonge ou la force pour parvenir à ses fins, découlait la suite sidérante et absolument invraisemblable pour moi qui n'avais pas les mêmes valeurs en usage.

Un matin, j'avais fouillé dans son sac à main pour essayer de découvrir des indices flagrants de ses tromperies et m'assurer de la véracité ou non de ses dénégations. Je ne le lui avais pas caché, et comme je doutais de plus en plus fortement de tout ce qu'elle me racontait, elle m'avait craché, d'un ton méprisant un peu dégoûté :

« - Tu fouilles dans mon sac, maintenant ! Mais rassure-toi, ça restera entre nous... ! avait-elle persiflé. Vas-y. Va lui dire, laisse ma femme ou je te casse la gueule ! Espèce de minable ! »

Je n'oublierai jamais la façon dont elle me confia un soir, alors que nous venions de faire l'amour et qui synthétisait le fond de sa personnalité malade et perverse, son : « On est vraiment deux beaux salauds hein ? ». Là j'ai vu, comme si on voyait par transparence, l'aspect vraiment malsain de sa personnalité.

Une autre fois, je lui dis : « - Je vais te quitter si tu continues. »

- Tu dis ça, mais tu ne le feras jamais, railla-t-elle encore.

Là, j'ai commencé à voir clair. Le voile s'est déchiré et j'ai compris presque instantanément à qui j'avais à faire. C'est à la suite de cette ultime provocation, ce jour là, que soudain, dans la seconde, ma décision irrévocable de la quitter fut prise. Elle m'accusa alors : « - Mais tu te rends compte de tout ce qu'il a fallu que je te fasse pour que tu réagisses ! »

Elle m'asséna ensuite, avec tout le mépris et l'arrogance que révélait cette évidence : « - Tu n'es pas un vrai mec... ». Et elle continua en me disant d'un air entendu, que plus tard, elle expliquerait les raisons de son départ aux enfants, avec le sentiment de supériorité indulgent de qui ne veut pas, par grandeur d'âme, trop accabler quelqu'un qui, malgré sa faiblesse et ses insuffisances, n'est pas complètement responsable de celles-ci. C'est là qu'est née la nécessité de ce récit. Non contente de m'assassiner, elle me croyait assez faible pour ne jamais rien dire. J'ai su alors qu'il était de toute première urgence de témoigner.

« J't'ai dominé pendant tant d'années... », me jeta-t-elle encore avec mépris, en travers de la figure. « - Tu ne me domineras plus, car je ne reprendrai jamais. », lui déclarai-je alors.

Et c'est ainsi que nos échanges prirent fin.

A chaque fois, parmi toutes les possibilités, elle choisit la pire. Elle disait et elle faisait exactement tout ce qu'il n'aurait pas fallu. Elle essayait de se retenir aux branches, mais elle saisissait toujours celle que n'importe qui aurait tout de suite perçu comme entièrement vermoulue. Et je la voyais chuter, complètement effaré de réaliser qu'elle ne maîtrisait rien du tout, et pire, qu'elle aggravait son cas toujours davantage. L'inertie la plus grande, le silence le plus total aurait été moins maladroit que ses malheureuses tentatives pour se justifier et se déculpabiliser. Elle agissait un peu comme aurait fait un assassin qui tenterait de diminuer sa faute en arguant de la race de la victime, alourdissant encore un peu plus ses actes d'une idéologie raciste. Elle faisait comme celui qui se noie faute de savoir nager, qui gesticule de plus en plus énergiquement pour se maintenir à la surface et ne fait que s'enfoncer davantage.

# Partie 4

L'effet de stress et le laminage mental auquel elle travaillait depuis de nombreuses années ont permis un tout bête rapport de forces disproportionné, aggravé du fait de ma totale confiance en elle mal inspirée. Elle instaura ce rapport de forces dès qu'elle put. L'équilibre a franchement basculé à partir du moment où j'ai accepté de faire un enfant avec elle. C'est là qu'elle a commencé, sans équivoque possible, à profiter de moi, à m'exploiter au maximum, à véritablement se laisser porter par moi comme un boulet. Elle ne se levait jamais lorsque Mathieu, bébé, pleurait, et elle m'a abandonné toutes les corvées matérielles, certaine de mon sens du devoir, de ma « conscience familiale » qui me feraient tout prendre en charge jusqu'au bout. Jusqu'à même, crut-elle, accepter ses infidélités conjugales pour sauvegarder le couple parental envers et contre tout. Et ceci demeure pour moi le comble de la malhonnêteté, de la perversion et de la lâcheté. Elle était parvenue à cette position, en procédant progressivement. Elle allait de cette façon, toujours jusqu'au bout, jusqu'à ce que les autres ne puissent plus, selon ses propres termes. Sa seule motivation étant sa domination, peu importait le prix qu'elle allait faire payer aux autres ou les moyens mis en œuvre. Seule la fin était recherchée.

Elle était incapable d'aimer car elle ne donnait rien à personne gratuitement. Elle ne fonctionnait qu'en termes de rapports de force, de rapports de pouvoir. Avidée d'image, de statut, de paraître, de standing, elle prenait. Elle prenait tout, la meilleure place sur le canapé, le meilleur morceau à table, les décisions, le fric, le temps de vivre, le plaisir, la joie, et jusqu'à la vie des autres.

Ce qui fait l'ampleur de mon étonnement, c'est de l'avoir sentie si proche de moi durant les premières années où nous vivions ensemble. Et c'était réel, elle était vraiment en phase avec moi, bénéficiant de mon influence constructive et apaisante. A distance de sa famille malsaine, épaulée avec chaleur et fermeté, elle donna le meilleur d'elle-même et se montra une compagne agréable et aimante. Au début, et pendant deux ou trois ans, elle accepta et apprécia mon influence. En déménageant dans l'Eure et Loir, alliée à son père dont elle retrouvait la proximité, elle me renia, m'imposa sa dictature, et me combattit.

Mon erreur provint de lui avoir, à un moment, fait confiance, et de l'avoir laissée autonome. Car c'est à l'instant même où je lui accordais ma confiance que j'aurais dû commencer à m'en méfier. L'autonomie dans la responsabilité et le respect des autres était pour elle une conduite dépassant ses possibilités. Complètement dépendante, elle n'était pas capable de se gérer efficacement dans son propre intérêt.

J'étais moi-même complètement inconscient pour arriver à vivre avec cette irresponsable.

Je l'avais cru anticonformiste car elle semblait capable de remettre en cause les idées reçues, les préjugés et les courants de l'air du temps dans les remarques qu'elle exprimait au cours de nos conversations. Mais ça n'était qu'une apparence, car au fond, elle adhérait sans aucun esprit critique aux effets de mode, à l'influence du moment et du plus grand nombre. Elle disposait de peu de convictions profondes qui fussent solides et bien étayées. Elle suivait les mouvements de foule comme le surfeur la vague, à savoir la plus grosse. Et son choix qui l'a fit se jeter dans les bras d'un imbécile suffisant, machiste et faux jeton, en était l'illustration et la preuve la plus flagrante.

Nous n'avons jamais vraiment fait l'amour ensemble. Nous avons baisé. On y a trouvé du plaisir sexuel, et seulement cela. On ne faisait pas l'amour, on se défonçait. On se défonçait à la baise comme d'autres se défoncent à l'héro. On était complètement accro au cul et à l'orgasme. Il nous fallait notre dose de plus en plus massive, de plus en plus souvent. On courait après ça comme des toxicos en manque. Il fallait qu'on jouisse presque chaque jour dans une escalade sexuelle de plus en plus violente, brutale et agressive. On dépassait allègrement les limites de l'érotisme pour se rouler dans le stupre comme des pourceaux dans la fange. On était des espèces de zombies uniquement préoccupés de notre frénésie à jouir, pour sentir se répandre dans notre crâne, l'onde fracassante du plaisir, et dans la gorge, le râle de l'effondrement.

Je ne l'ai jamais véritablement aimée non plus. Je n'avais aimé en elle que ce que j'y avais mis. J'avais rempli une coquille vide. Sinon, je la gérais. Par la suite, je ne suis plus parvenu à le faire car elle me déborda comme peut le faire un enfant turbulent et imprévisible. N'ayant pas pris nettement conscience de sa personnalité, je ne pus anticiper pour me protéger.

Je sais qu'à présent, chez une autre et les autres en général, certains petits détails ne resteront pas sans interprétation, s'inscrivant dans une dimension plus vaste... J'ai appris qu'une femme infantile, pas à la hauteur, avec des défauts et qu'on pense fragile ou vulnérable, ne doit pas nous endormir et nous rendre indulgent, et en tout cas, ne doit pas nous laisser penser qu'elle est inoffensive. Car si on ne s'en méfie pas, ou si on ne prend pas garde de s'en protéger, elle pourrait, lorsque les conditions seraient favorables, s'emparer totalement du pouvoir et en abuser largement.

Elle ne m'impressionna jamais, même un peu. Elle avait fini par me démolir, oui. Mais ceci est à la portée de n'importe qui. Une bande de délinquants, croisée un soir peu chanceux au détour d'une rue, et le résultat est le même. Non, vraiment rien de quoi être fier ou qui prouve quoi que ce soit. Sa rencontre avait été aussi funeste pour moi que celle d'un serial-killer. J'ai dix ans d'elle comme d'autres ont leurs souvenirs de guerre !

C'est l'écriture qui m'a sauvé. Lorsque j'ai recommencé à écrire, j'ai repris contact avec moi-même, car l'écriture était la chose la plus intime qui me restait, m'appartenant en propre. Un jour, je l'ai regardée avec les yeux de la lucidité et j'ai réalisé que j'avais vécu dix ans avec cette harpie rigidifiée... Ça a été fini.

Ecrire est pour moi un acte par lequel je retrouve la vérité bafouée, que j'imprime et manifeste contre le mensonge.

Il faut se méfier des images, et savoir s'en défier.

Je me suis retrouvé changé. Cette expérience m'a fait activement devenir quelqu'un que je n'étais pas. Je me sens moins inconscient qu'autrefois. Je suis beaucoup plus circonspect qu'avant avec les gens, moins naïf. Je sais que ce que l'on tient pour solide n'est parfois qu'une vue de l'esprit, et peut se découvrir soudainement friable et aussi mouvant qu'un marécage. Cette brusque prise de conscience de la fragilité des choses, et notamment des accords et de l'harmonie entre les êtres, a ébranlé mes certitudes et m'a déstabilisé. J'y ai pourtant gagné d'être plus lucide, et donc plus apte à m'adapter à la réalité.

Elle m'est devenue à présent, tout à fait prévisible : elle choisira toujours le plus facile, quelles que soient les conséquences et la moralité de son choix. Elle choisira toujours, la pire et la plus lâche des options. La véritable lâcheté passant souvent inaperçue à celui-là même qui en est affligé.

Elle se mentait tellement à elle-même et aux autres, qu'elle avait fini par croire les menteurs eux-mêmes. Elle n'avait pas pensé, en disant que son amant ne la laisserait pas tomber, que c'était ce qui pouvait, hélas pour elle, lui advenir de pire... Elle aurait difficilement pu trouver plus abject, quelqu'un lui ressemblant autant.

Claire n'était qu'un cocktail de mauvaise foi et de haine. Elle était de la destruction pure, une mine antipersonnel, des lames de rasoir, une véritable cinglée. Et je me suis débarrassé d'elle comme on se débarrasse d'un chien enragé devenu dangereux.

Le bourreau se dégrade bien plus qu'il ne croit dégrader sa victime.

La folie des hommes, au sens de l'humanité, dont je ne m'exclus pas (j'ai pu aussi être capable d'actes assez peu glorieux, à d'autres moments dans ma vie), est immense. Il est désespérant de constater que dans le meilleur des cas, ceux-ci n'ont conscience de leur folie destructrice qu'uniquement lorsqu'ils sont eux-mêmes victimes. La souffrance d'autrui, puisqu'on ne la ressent pas, n'est souvent tout simplement même pas perçue. L'aveuglement est une des choses les mieux partagées de ce monde.

Quand les guerres sont finies, on reconstruit. Le temps érode même jusqu'aux souffrances les plus profondes, mais rien ne compensera jamais la perte et les malheurs inutiles, les offenses et les injustices, les blessures absurdes. Le malheur n'apporte jamais rien en soi, si ce n'est l'occasion de nous renforcer pour faire face à d'autres malheurs, d'autres épreuves, que l'avenir pourrait nous réserver.

Je ne savais pas, avant de vivre cette horreur, qu'on pouvait être blessé psychiquement, c'est à dire perdre sa vie comme on la perd quand on perd son sang, par une plaie béante invisible, mais tout à fait réelle. Et, comme suite à des atteintes physiques, continuer à s'affaiblir, même après les attaques infligées. Notre psychisme est une entité en soi, fragile et vulnérable, et l'on peut mourir, alors même que notre corps est totalement indemne. On peut se faire assassiner vraiment, sans avoir reçu un seul coup matériel. Il faut garder à l'esprit que les êtres humains, les autres, surtout les autres, ne sont pas indestructibles. Il ne faut jamais sous estimer les forces de l'esprit. Ni dans un sens, ni dans l'autre. Heureusement.

Une légère brume, ce matin, est posée sur le paysage. Le soleil est là, diffusé par les nappes. Avec la chaleur du jour qui monte, le ciel deviendra parfaitement bleu et les lointains tout à fait nets. On perçoit souvent, bien longtemps avant, où l'on se retrouvera un jour. Les contours ne sont pas bien délimités, mais comme à travers un objectif tourné vers l'avenir, les zones de couleur, les masses de contrastes sont déjà là, bien situées.

Il me paraît peu probable qu'on puisse encore m'abuser ou mettre à mal mon identité. Je m'appartiens et ne me laisserai plus jamais voler à moi-même. C'est une vigilance de tous les instants, une attention tranquille, mais bien assurée, un éveil dont il ne faut jamais se laisser distraire. La liberté est un équilibre fragile.

# **Partie 5**

## **Nouvelles**

# Chapitre 1

## Le restaurant

### Le restaurant

Lorsque nous entrâmes dans le restaurant, ils étaient déjà là. On nous installa à une table près d'eux, avec, entre nous, une petite table carrée pas encore occupée. L'espace était rempli le plus possible pour un maximum de profit. C'était un restaurant grec à touristes du quartier Saint-Michel. Je les ai tout de suite remarqués. Ils étaient grands, beaux et se dévoraient des yeux. Nous nous assîmes et commençâmes à bavarder, l'air de rien. Nous parlions, mais notre dialogue était décousu. Une phrase de l'un suivait une phrase de l'autre, mais sans, au fond, de véritable cohérence, comme si nous avions mélangé les répliques de deux films différents.

Elle était belle, ses yeux agrandis, luisaient. Elle avait l'air heureuse. Il l'enveloppait de son regard confiant en lui. Le gamin, à côté d'eux, hurlait comme un diable, n'entamant en rien la sérénité des amoureux. Il avait deux trois ans, criait pour se faire entendre ou lançait en l'air, parfois, ses couverts. Mais malgré ses efforts, les adultes ne le voyaient pas. Il ne parvenait pas, malgré tout le tintouin qu'il produisait, à percer leur bulle. La mère, parfois, lui jetait un regard indulgent qui l'effleurait à peine avant de revenir vers celui qui lui faisait face et qui accaparait toute son attention. Lui, ne regardait même pas l'enfant. Il avait décidé qu'il n'existait pas, il l'avait tout simplement effacé. Ça n'était pas difficile, ça ne le concernait pas, ça n'était pas le sien. Ça crevait les yeux vu les regards pas encore rassasiés que se lançaient l'homme et la femme, et la déclaration que le gamin s'époumona à faire comprendre à l'amant de sa mère, ôta toute incertitude :

- Eh ben, mon papa, il est parti au travail !

Evidemment...

La femme qui était en face de moi les regardait aussi. Peut-être avait-elle l'impression de voir son double à quelques mètres d'elle. Je lui dis :

- Toi, tu as un enfant de plus. T'imagines le bordel ?

Elle ne répondit pas, perdue dans la contemplation du couple passionné. Le môme continuait et tapait maintenant comme un sourd sur la table avec sa cuillère. Il faisait un vacarme épouvantable. Il n'y avait pas un adulte qui assurait autour de lui. Je crois que c'est ce qu'il voulait dire en faisant tout ce raffut, mais personne ne l'entendait, du moins le sens de son agitation. Les regards désapprobateurs des clients ne voyaient qu'un gamin mal élevé et brailard, mais rien de ce qu'il y avait derrière. En tout cas, personne n'intervenait pour venir à son secours.

Assez vite, après avoir réglé la note avec une carte bleue, le couple se leva, au soulagement général, emportant son secret et le drôle de môme turbulent.

## Chapitre 2

### Lettre à une courtisane

Lettre à une courtisane

Madame,

Je viens vous écrire, après ce si long silence, pour tenter de mettre fin à ce terrible malentendu que je suis tellement désolé de voir perdurer.

Je le vois bien à votre regard, si noir parfois, quand il m'arrive de vous croiser, que quelque souci vous préoccupe.

J'ai tout fait, pourtant, pour vous rendre heureuse, en me séparant de vous comme vous me l'aviez réclamé, et vous laisser vivre votre relation importante auprès de votre nouvel « ami ».

Vous étiez si pleine de sollicitude et de compassion pour moi alors. Vous me disiez : « Allez donc loger ailleurs, vous feriez mieux... » Et vous passiez avec condescendance, la main dans mes cheveux en partant le rejoindre.

Aujourd'hui encore, je me conduis avec élégance et générosité envers vous : je ne vous importune d'aucune manière ni ne vous harcèle nullement. Si je m'adresse à vous parce que la vie nous y contraint, jamais je ne vous insulte ni ne vous injurie. J'essaye de maintenir, dans notre intérêt à chacun, des relations de parfaite urbanité. Alors, que me vaut ce ton de pouffiasse qui vous vient aux lèvres si spontanément ? M'en voudriez-vous d'une ancienne inconduite de ma part dont je n'aurais souvenir ? Ou bien est-ce vous telle que vous êtes vraiment au fond ? Je n'ose y croire. Comment n'aurais-je pas décelé, durant ces si nombreuses années passées à vous côtoyer, que je vivais avec une pétasse ? Non ! J'ai dû oublier un manquement à votre égard. On est si complaisant avec soi-même...

Bien sûr, je n'écoute plus vos confidences amoureuses, je ne vous accompagne plus choisir votre lingerie, et ne suis plus là pour recevoir vos paires de claques comme lorsque vous rentriez à quatre heures du matin et que je vous exaspérais à vous demander ce que vous pouviez bien fiche dehors à cette heure avancée.

Mais vous n'allez pas me tenir grief du fait de vous rendre plus autonome, et ce jusque dans le choix de vos sous-vêtements ? C'est important de savoir se déterminer seul. Et puis, il valait mieux que ce soit vos goûts propres plutôt que les miens. Ainsi, votre ami vous complimente vous, plutôt que moi, comprenez-vous ? Et, la première, vous en tirez un contentement personnel tout à fait justifié et gratifiant.

J'avoue aussi avoir décliné votre invitation me chargeant de l'entretien domestique de votre « pavillon de chasse », ainsi que des différentes tâches ayant trait à l'élaboration de vos repas. De même, j'ai dû refuser les fonctions de mécanicien attaché à votre véhicule, ne me considérant pas, après réflexion, suffisamment qualifié pour garantir votre parfaite sécurité routière.

Je vous remercie vivement pour la reconnaissance de mes compétences auxquelles toutes ces délégations que vous étiez prêtes à me confier sont des témoignages.

C'est avec enthousiasme que j'aurais effectué ces responsabilités, et c'est même volontiers, si j'avais disposé d'un peu de temps vacant à la fin de mes services, que j'aurais lavé vos culottes et récuré vos latrines. Mais je ne veux plus vous importuner et ne puis accepter, malgré votre grande mansuétude, de vous imposer encore ma présence, même en la fonction de laquais.

Je sais quel benêt je suis et tiens à vous épargner les humiliations que vous subiriez s'il arrivait qu'on vous vît en ma compagnie, ne fût ce qu'au titre d'employé de maison.

Donc, je vous en conjure, ne voyez pas mon refus de vous servir comme une rebuffade ou un bannissement, mais comme le désir de vous être agréable et de ne pas abuser de vous davantage.

Vous comprendrez aisément aussi, que pour éviter de vous infliger la souffrance causée par le spectacle de ma déchéance, esseulé à présent, sans vous, j'ai préféré espacer nos rencontres et écourter nos conversations.

De la même façon, vous me pardonnerez de ne plus vous témoigner autant que par le passé, de preuves d'affection, ni de ne plus vous laisser vous contraindre à d'odieux rapports physiques avec moi, sachant le dégoût et la répulsion tout à fait compréhensible que je vous inspire.

Vous qui étiez si jalouse autrefois, il faut en convenir, et de façon bien excessive, lorsque vous preniez ombrage de certaines de mes anciennes maîtresses pourtant tout à fait inoffensives, vous partagez à présent avec une autre, me suis-je laissé dire, son mari, qui vous rejoint, on dirait, comme à reculons.

Vous voilà donc édifiée sur les vertus de la patience, de la tolérance, et je m'en réjoui.

Je suis bien persuadé que vous êtes, aujourd'hui encore, toujours prête à toutes les concessions pour continuer à bénéficier des faveurs de votre élu. Jamais vous ne vous emportez ni montrez signe de fureur comme vous étiez avec moi, accoutumée. Je suis sûr que vous êtes devenue gracieuse, et montrez bonne figure à chacune de ses visites où il vient vous honorer. Comme quoi, vraiment rien n'est jamais acquis, et l'on a beau dire qu'on ne se refait pas, qu'on a le caractère qu'on a, ce ne sont là que fadaïses et calembredaines, car je suis convaincu que vous avez changé et que vous voilà devenue la crème des crèmes, bonne et douce comme du bon pain.

Mais cela n'a pas toujours été, et je me dois, par honnêteté envers vous, de faire la lumière sur la nature du lien qui nous unit par le passé. Madame, vous ne vous êtes pas fait aimer de moi, vous vous êtes fait craindre ! Madame, vous m'avez terrorisé comme le fait la milice, et j'ai confondu l'amour et la peur chronique. Vous vous êtes engouffrée dans mes incertitudes, vous y avez enfoncé comme des coins, vos sentences péremptoires. Vous vous êtes insinuée dans mes failles pour vous emparer du pouvoir après que j'avais tenté, moi, de le partager et de coopérer. Vous m'avez exploité sans vergogne, vous m'avez utilisé comme de la main d'œuvre, corvéable à merci, et jusqu'en pur objet, un porte-sexe, toujours disponible pour vous enfiler. Vous m'avez réduit comme un fétiche, arboré comme un scalp. Vous avez rendu des soufflets contre la main tendue, et avez failli me pulvériser sous les coups ininterrompus de votre folle tyrannie. Mais c'est seulement grâce à sa mise en place insidieuse que vous avez pu progresser jusque là. Vous vous êtes embusquée derrière une image truquée, un souvenir de ce que j'avais aimé et dont ne subsistait plus qu'une apparence, comme un animal empaillé, une défroque, pour m'envahir et me diriger.

Madame, votre faiblesse est immense et vous en mourez. Votre force n'est que crispation et une tentative alarmée de lutter contre la panique qui menace de vous submerger. Vous vous maintenez en fauchant les autres, ce qui vous donne l'illusion de la puissance dont vous êtes si dépourvue. Quand on foule des cadavres, on se sent davantage vivant. Vous n'aimez pas, même pas vous-même. Vous conquérez, tentant de remplir votre vide intérieur en vous appropriant la substance des autres, dans une boulimie compensatrice effarante. Et vous êtes d'autant plus pauvre que votre standing est élevé.

Madame, je vous évacue par tous les pores de ma peau, je vous expectore tel un crachat, je vous excrète, vous qui sécrétez du poison comme les vipères du venin, sans vous en rendre compte. Je vous le dis, c'est un cas véritable d'exorcisme clinique.

Je ne vous vouerai pas cependant, une haine éternelle, car ce serait encore comme être relié à vous, un peu comme de l'amour en négatif. Madame, je vous oublie dans ce lieu où vous allez reposer comme dans le cimetière des éléphants, un endroit vide et secret de ma mémoire.

Maintenant, je vais sûrement être indiscret, et vais commettre, peut-être, une indécatesse, mais je ne puis, sans une lourde culpabilité, vous abandonner dans l'adversité où vous plonge votre complice qui ne vous a pas encore rejointe de façon permanente, dans le charmant petit nid d'amour que vous lui aviez bâti, il y a de cela déjà, fort longtemps. Je vais donc vous faire une confidence, dont j'espère vous tirerez profit :

« Les hommes aiment à baiser une putain aguicheuse, mais c'est seulement un fantasme érotique, un jeu qui devrait cesser après les ébats. En effet, aucun homme ne veut pour femme une « vraie » salope. Pas même, un « vrai » salaud ! »

Votre serviteur.

## Lettre à un gentilhomme

Lettre à un gentilhomme

Monsieur,

Je me décide à prendre la plume aujourd'hui pour vous révéler, dans une confession brûlante, combien ma vie avait été transfigurée depuis que vous aviez croisé vos pas d'avec ceux de mon épouse, et comment je renaissais à une vie longtemps égarée dans l'erreur.

Vous m'avez donné aussi une bonne leçon d'humilité, et c'est avec repentir que je fais mon mea-culpa.

Maintenant qu'elle est loin, après que je dusse m'en séparer contre son gré et pour son propre bonheur, je réalise comme j'étais égoïste et personnel de l'avoir confinée de si nombreuses années en ma seule proximité, de n'avoir pas pensé plus tôt à partager et répandre davantage sa compagnie pour le bénéfice d'autres hommes moins favorisés que moi par la bonne fortune d'une femme si docile et avenante, comme j'étais mesquin de m'accaparer ses gracieuses dispositions naturelles de tous ordres.

Quand on voit de pauvres hommes littéralement ployer sous la coupe de leur mégère, ça n'est en quelque sorte que justice pour la gent féminine, si un échantillon qui fait honneur à son espèce par sa délicatesse et son onctuosité, parvient à s'émanciper de son accablant mari par le hasard favorable d'une rencontre telle que la vôtre.

Si ! Je tiens à vous rendre hommage, ainsi qu'à l'ensemble de votre conduite digne d'estime, dont j'ai eu par le passé tout le temps de m'assurer lorsque vous veniez en toute simplicité partager notre repas, et que je ne savais pas alors que vous couchassiez avec ma femme.

Ainsi, j'ai pu me rendre compte par moi-même de cette jovialité spontanée qui ne vous quittait jamais et fait un caractère heureux et peu préoccupé aux ruminations mentales et aux excès de scrupules.

J'ai apprécié aussi, et là, je m'incline, votre sens de l'humour, ces traits d'esprit pétillants dont je ne saisisais pas encore à ce moment là, toute la

portée fusante, telle ce parallèle que vous fîtes sur les imperceptibles modifications qui s'opéraient entre soldats de patrie en conflit, amenés trop longtemps à se côtoyer dans un voisinage forcé par leurs positions de campagne, et qui finissaient un beau jour par fraterniser. Vous y voyiez déjà, en visionnaire que vous êtes, notre entente cordiale d'aujourd'hui et toutes mes manifestations d'amitié à votre égard.

Vous avez forcé mon estime, Monsieur, par vos vertus personnelles bien sûr, mais aussi, par toutes vos œuvres sociales au service des autres qu'on sent motivées par un grand mouvement altruiste.

Bien sûr, indéniablement, c'est uniquement le bonheur de ma femme qui vous préoccupait. De la savoir se dessécher d'ennui près d'un être si falot, véritablement se tarir dans une mélancolie sans fond dont j'étais la source, elle, si prometteuse en possibilités inexploitées selon votre propre expression, devait, je n'en doute pas, vous nouer les viscères d'indignation et exalter votre compassion si preste à s'émouvoir. Cela est tout en votre honneur et témoigne de votre grandeur d'âme si prompte à secourir les êtres en détresse, et de votre incommensurable générosité.

C'est donc de ma plus haute considération que vous bénéficiiez, et je voulais que vous sachiez combien vous m'aviez obligé de ces tromperies conjugales, et quel honneur ce fut pour moi d'être cocufié par vos soins. Sachez cependant que les talents dont elle a si bien su vous enchanter, vous me les devez d'une certaine façon car je fus son maître de danse.

N'y voyez nulle offense, ni même excès de vanité, mais plutôt une recherche d'assentiment ou d'approbation, pour les fruits d'un long labeur obstiné effectué dans l'ombre. C'est vrai, ce fut un véritable enchantement que vos coucherries, que dis-je ? Une félicité, une reconnaissance, et un couronnement de ma persévérance pour faire acquérir à ma jeune femme, des qualités que nous sommes seuls à pouvoir apprécier à leur juste valeur.

Ingénument, je n'ai jamais abusé pourtant de ces prérogatives du temps où je l'enseignais, ni n'en ai jamais tiré profit personnel à ses dépens d'une manière ou d'une autre. Je prenais sans malice plaisir à voir avec quelle ardeur elle progressait en cette matière, et comment elle partageait avec moi cet enthousiasme, entre nous, fort compréhensible. Ceci pour vous attester que, tout en ayant atteint de hautes performances, elle n'en fut jamais pervertie.

Vous me trouvez sûrement mal inspiré d'avoir voulu garder par-devers moi tant de grâces et de dons, mais j'ai pêché surtout par omission, je n'avais tout simplement pas songé qu'elle pût en ravir d'autres, et si j'avais su plus tôt que ma femme fût votre maîtresse, et quel homme

vous étiez, j'aurais bien avant, laissé entière la place qui vous sied, comme il se doit dans pareil cas.

Tant d'hommes sont trompés par des rustres, des goujats, des palefreniers, que je fus ravi de constater la maîtrise et la sûreté de goût de mon épouse qui avait su s'attirer les charmes d'un gentilhomme bien né, raffiné et de surcroît désintéressé.

Le monde est plein de coquins et de fripouilles qui ne songent qu'aux frivolités et prêts à vous poignarder dans le dos pour quatre sous. Vous me voyez donc rassuré, à présent que ma femme si douce, si fragile, et disons le mot, candide, est partie vous rejoindre, la sachant dorénavant en de si bonnes mains.

Si vous saviez les éloges qu'elle m'avait fait de vous, vous en seriez transfiguré d'allégresse. Elle était intarissable. Elle me racontait comme vous preniez déjà grand soin de votre épouse actuelle, comme vous étiez tendre et affectueux, toujours prêt à l'aider dans les menus travaux ménagers si vous étiez oisif, disponible et prenant souvent le devant de ses désirs, que vous connaissiez mieux qu'elle, pour lui faciliter la vie; quel caractère conciliant et amène elle avait le bonheur de côtoyer en votre personne, toutes les petites attentions quotidiennes dont vous faisiez preuve à son égard, les mots gentiment hargneux, par espièglerie, que vous lui murmuriez à l'oreille, votre patience légendaire qui presque jamais ne vous faisait céder à l'irritation. Tout cela qui lui faisait la vie douce et sereine ne pouvait que charmer et attirer d'autres femmes, et en particulier la mienne en tous points si semblable à vous. C'est alors, non seulement avec compréhension, mais aussi le sentiment d'une grande légitimité que je l'ai vue succomber à vos attraits.

Confiant dans vos qualités, je sais que vous en prendrez bien soin comme elle se chargera elle-même de vous témoigner son attachement par toutes les bontés et les prévenances dont je la sais capable.

J'espère que votre femme aura autant de délicatesse ou de tact que moi d'abandonner ses privilèges, et de ne pas s'imposer si elle réalisait n'être pas tout à fait à la hauteur d'accueillir dans son foyer, une personne à la mesure de mon ex-épouse, avec tout le respect, la considération et la déférence qu'on lui doit, ou du moins de se montrer toujours aussi modeste et réservée que vous n'ayez pas davantage à vous plaindre de sa compagnie ou de sa présence.

Ne voyez pas surtout, Monsieur, dans ma missive, de basses flatteries dont le but serait de me faire accorder votre sympathie et votre bienveillance, mais le besoin incoercible de vous exprimer mon admiration sans borne et ma gratitude pour m'avoir ouvert les yeux sur ce que j'étais

: un muflé, un paltoquet, et vous me voyez aujourd'hui le cœur rempli de contrition et de remords.

Je suis bien puni à présent, hélas, abandonné de ma bien-aimée, seul et désemparé, sans non plus, même, votre compagnie chaleureuse toute empreinte de quiétude et inspirant la confiance, quêtant votre indulgence et votre miséricorde.

Soyez heureux, Monsieur, auprès de ma chère matrone acariâtre, vivez en harmonie avec ce cœur délicieusement malveillant qui vous est vôtre, tandis que je pleure une existence dépouillée de son sens, et comme de son rythme qu'étaient les piques et les vexations lancées journellement par cette mégère avec tant de virtuosité.

Ne plus entendre ses remarques acerbes, et ne plus, dans sa fréquentation, respirer le climat de sa charmante humeur venimeuse qui suintait comme un abcès purulent, a dénaturé ma vie comme brusquement privée de son sel.

Enfin je vous prie d'accepter comme une faveur que je sollicite, l'assurance de mon amitié indéfectible, mais me sachant bien indigne de vous servir, et redoutant que vous corrompissiez votre sens moral en vous commettant avec moi-même, vous réclame un exil que vous voudrez bien respecter, loin de vous et de votre seconde compagne, dans un dénuement et un renoncement fait de la ferveur et de la joie de me consacrer à une juste mortification rédemptrice.

Votre dévoué.

# Chapitre 4

## Amende honorable

### Amende honorable

Par soucis de justice, de vérité et de crédibilité, je me dois d'évoquer les erreurs que j'ai commises, les actes quelque peu lâches et dont je ne suis pas fier, dans lesquels j'ai pu me fourvoyer par le passé. Je ne veux pas me charger d'une culpabilité démesurée par rapport à mes faiblesses, mais je ne peux les passer non plus complètement sous silence, au risque d'être malhonnête ou inéquitable.

Dans un autre temps, à une autre époque, je dois reconnaître que j'aurais pu, avec la même inconscience que la sienne, me lancer dans une histoire à peu près aussi inconséquente que celle dans laquelle se lança mon ex femme, et l'abandonner aussi lâchement qu'elle me le fit. Cette interchangeabilité potentielle des rôles, me laisse extrêmement perplexe. Disons que, je ne me sens plus tout à fait seulement, une victime intrinsèque, mais pouvant être, ou avoir pu être, autrefois, injuste moi aussi, en presque totale inconscience. Il faut beaucoup d'efforts pour accepter de voir nos parts les plus sombres. Être honnête avec soi-même est particulièrement difficile. En amour, je dois reconnaître avoir été, au moins deux fois, un parfait saligaud.

Le premier souvenir remonte à la naissance de mon fils.

Il y a de cela maintenant longtemps, lorsque mon ex femme est entrée à la clinique pour donner naissance à notre enfant, j'ai profité de ce moment là, de son absence prévue de quelques jours, pour proposer à une jeune femme de mon entourage professionnel, de passer une soirée ensemble. C'était dangereux et complètement insensé. Je risquais de sacrifier mon couple et ma vie familiale pour une banale histoire de cul bassement triviale, mais je le fis. J'avais choisi ce moment, tout bêtement, par commodité, parce qu'elle était absente, et que, de plus, nous allions déménager dans une autre région le mois d'après. Je n'aurais plus risqué alors, de croiser ma conquête, même par hasard, et j'avais aussi le sentiment, par cet acte là, d'enterrer définitivement, d'une certaine façon, ma

vie de garçon, comme on dit... Je ne fus effleuré par aucun scrupule, absolument aucun... Je me serais même, sûrement, trouvé quelques justifications. Je pensais qu'en pareille occasion, elle ne se serait peut-être pas gênée elle non plus, ce qui à l'époque, n'était pas certain. Quand j'y repense aujourd'hui, j'en demeure stupéfait, stupéfait par moi même comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Je ne comprends pas comment j'ai pu être aussi irresponsable, aussi inconscient, aussi minable... Au lieu d'être près d'elle, au moins en sentiment, au moins en pensée. Non, j'étais ailleurs, dans mon petit « moi », préoccupé par des flirts printaniers, immature. Elle n'en a rien su, ce qui n'enlève cependant rien à mes intentions inavouables. La dulcinée que je m'étais proposé de cueillir, m'a éconduit avec un : « Oh ! vous les mecs, vous êtes vraiment tous pareils ! », blasé...

Episode lamentable de ma vie, petite bassesse ordinaire que je compte bien ne plus jamais renouveler. Je ne voyais pas le problème, comme un aveugle qui ne voit pas les couleurs et ne peut seulement les imaginer. Etonnant, cette impression que ça fait, quand à présent, on les distingue toutes. Etonnant, cette sensation d'être passé à côté d'une catastrophe dont on était la cause, et de savoir qu'elle est restée en suspens, comme ça, dans l'air, figée dans le passé. C'est moi alors, qui aurais peut-être été la cause du cataclysme de notre séparation. Peut-être... Mais aurais-je été aussi répugnant qu'elle, aurais-je fait montre d'autant de bassesse ? Je ne peux l'imaginer, pas à ce point, j'espère...

Pourtant, je sais qu'avec une autre, j'ai été loin, moi aussi, d'être glorieux, un vrai misérable. J'écris ceci, et sûrement, à notre époque, ça peut paraître étonnant de broder sur une tentative avortée d'adultère. Ridicule même, risible, tant il est aujourd'hui coutumier de tromper son conjoint tant et plus, avec désinvolture, voire fierté. Pourtant, c'est essentiel, de savoir que la personne avec qui l'on vit est importante, de ne pas être ingrat, en ayant bien conscience qu'elle compte pour nous, et que nous sommes heureux qu'elle soit là, à nos côtés, et de lui en savoir gré.

Je dois donc avouer alors, une faute bien lâche, et sans guère de circonstances atténuantes celle-ci, car elle s'inscrit dans le temps. Il y a longtemps, j'ai usé et abusé, pendant un an, et sans la moindre culpabilité, de la seule femme qui m'ait vraiment aimé. Simplement parce que j'avais repéré ses failles, ses vulnérabilités, ses faiblesses. Je me suis senti le droit d'en profiter comme si les fragilités d'une personne étaient, pour ainsi dire, des fautes qu'on pourrait exploiter et sanctionner. Je la recevais en coup de vent, je la déshabillais, je la baisais, et je la jetais dehors aussi vite que je pouvais. Oui, c'est odieux à écrire dans sa crudité, mais

je l'ai fait. J'ai fait ça. Pendant un an. Pour cela, je demande sincèrement pardon.

Accepter de voir que j'ai pu être, à un moment, au moins un peu comme mon ex femme, m'incline à plus d'indulgence envers elle, et de recul. Lui pardonner ? Non pas, mais ressentir moins de répulsion, probablement.

Donc, à la question « Est-ce que j'aurais pu la tromper moi aussi ? » Evidemment, oui, hélas, à mon corps défendant, je suis bien obligé d'en convenir. Je n'étais pas, moi non plus, exemplaire, au moins virtuellement. Je l'aurais fait, et pour pas grand chose, en plus. Rien que pour une jolie croupe qui passait par-là. Pour un joli minois, non seulement, j'aurais pu la tromper, mais j'aurais pu, aussi, la quitter... comme ça, de but en blanc, pour la nouveauté de courbes gracieuses. J'ai le souvenir intact de visages, de prénoms, de personnes de cette époque là, qui m'étaient presque de véritables inconnues, avec qui je l'aurais trompée, bien sûr, mais avec qui, même, il est très probable, j'aurais pu filer. Et cela sans problème de conscience, simplement parce qu'elles étaient jolies. Pas seulement, bien sûr... mais pour ainsi dire...

Je me souviens de ses yeux bleus intenses, de son visage harmonieux, je me souviens du moment, je n'aurais pas hésité. Je me souviens d'une autre, aussi, qui m'aurait tenté : Isabelle... J'aurais fauté à chaque fois ! Bordel de bordel ! Ne valais-je pas mieux qu'elle ou simplement ne m'intéressait-elle pas tant que ça à ce moment là ? Avais-je détecté, déjà, chez elle, des insuffisances ? Sûrement, mais pas vraiment de danger. Simplement, pour moi, à ce moment là, elle ne comptait pas vraiment. Sûrement parce qu'à cette époque, c'est moi qui décidais tout et apportais tout. Elle suivait, et c'est moi qui comptais. C'est moi qui parlais, moi qui expliquais, moi qui savais. Elle n'amenait rien que sa présence, sa docilité et la gratification de son engouement pour moi. Elle avait le second rôle, et je me devais bien de la dédaigner un peu...

Un couple, quel que soit sa durée de vie, est presque toujours un échange marchand. Je te fais profiter de mon argent, de ma situation, de mon pouvoir. Tu me donnes ta beauté ou ta jeunesse. Je te donne mon corps. Tu me donnes ta richesse ou la sécurité. Chacun croit y gagner, au moins ne pas y perdre.

Les choses restent en l'état, et la plupart du temps, les années qui passent ne changent rien. Dix, vingt ou trente ans après, si les nœuds n'ont pas été dénoués, ils sont toujours en place, le temps ne les aura pas dissous. Sûrement m'en a-t-elle voulu de ne pas lui avoir témoigné clairement, l'estime que j'avais pour elle, le sentiment de l'importance qu'elle

avait pour moi. Même si elle n'en a jamais rien su, elle dut avoir l'intuition que je n'étais pas toujours réellement présent pour elle. Ah ! nature humaine... A qui se fier ? Même pas à soi-même sur lequel on est presque toujours aveugle. Et l'on est tous comme ça... Pas tellement étonnant que le monde explose tous les soirs, au journal télévisé. Comment sortir de là ? Pas facile...

Tantôt victime, tantôt bourreau...

Il n'y a qu'une façon d'arrêter ça : arrêter d'utiliser les autres, arrêter de s'en servir. Ça demande une volonté ferme, des efforts sur soi, tant il est si facile de se laisser aller sur la pente de la commodité. Mais on n'a pas le choix, sinon, on recommence à l'infini les mêmes erreurs, on se retrouve dans les mêmes culs-de-sac.

On croit plein de trucs, alors que la seule chose qui nous importe, le plus souvent, c'est d'enfiler la femme avec qui l'on est, le plus profond possible, le plus longtemps possible. La plupart du temps, on regarde qu'une chose, si la fille est bandante ou pas, sa capacité à réaliser nos fantasmes érotiques. En règle générale, il est assez rare qu'on regarde tellement plus loin que le bout de notre bitte. Le reste, hélas, est trop souvent secondaire, mais devient par la suite, toujours, s'il n'est pas en accord, source de graves malentendus. Souvent donc, ça ne va pas plus loin que l'apparence et c'est dommage... parce qu'on en a vite fait le tour. Et que même avec le plus beau des petits culs, la plus belle des femmes, peut vite nous faire vraiment regretter ses charmes les plus intimes. Quand on a baisé, de toute façon, un moment ou à un autre, l'essentiel finit toujours par se poser. C'est ce qu'il y a dans la tête des gens qui est important, car c'est toujours avec leur tête, que les gens peuvent nous faire mal. Et c'est toujours à cela qu'on se retrouve confronté. Pour le meilleur ou pour le pire...

Au bout du compte, il ne faut jamais oublier qu'on est vraiment toujours tout seul. On croit rencontrer des alliés, mais le plus souvent, ils ne sont là que le temps où ça les sert, le temps où nous leur sommes utiles, et rares sont ceux sur qui on peut véritablement compter. Les trahisons sont monnaie courante, et il est difficile d'y échapper.

Malgré les actes indignes que j'aurais pu commettre, et n'ai pas commis, malgré parfois, peut-être, une certaine arrogance passée, je ne méritais pourtant pas, un tel acharnement de haine, une telle violence, et de si nombreuses années de dénigrement. Mon ex femme me fit payer au centuple, mes imperfections, qui souvent, étaient plus une inconsciente désinvolture où il n'y avait pas de quoi, vraiment, fouetter un chat.

Je demande, en tout état de cause, pardon à celle qu'elle était à ce moment là, qui ne m'avait encore rien fait, méritait des égards, et que j'ai pu traiter, parfois, quelque peu à la légère. Ça n'enlève, de toute façon, rien à nos différences trop profondes, à son cynisme odieux, et au malentendu que fut notre rencontre, mais au moins, il ne sera pas dit que je n'aurai jamais fait amende honorable.

# Chapitre 5

## Rencontre

### Rencontre

Elle a débarqué à la fin de l'été, dans l'appartement à côté, dans la maison que j'avais louée pour les vacances. Je rentrais de la forêt avec mes enfants où l'on avait été faire du vélo. En fait, c'était plutôt comme une belle journée d'automne, avec du soleil, un ciel bleu bien soutenu, et des feuilles d'or dans les arbres. Le temps qu'on s'absente, deux heures après, elle s'était installée seule avec ses mômes. Elle ne devait pas avoir beaucoup de bagages, sûrement le strict minimum.

Elle était d'une beauté ravageuse et je ne pouvais qu'être troublé. Elle avait ce côté félin à la Sharon Stone dans *Basic Instinct*, qui lui donnait des allures de bombe sexuelle. Cette fille m'impressionna. Elle était belle au point d'en tomber presque à genoux à chaque fois qu'on la croisait. Elle était fine, avec des proportions harmonieuses, un visage un peu effronté, décidé, une petite gueule un peu narquoise, et des yeux bleus flamboyants. Une aussi belle fille, j'en avais assez peu croisée de près. Je savais pas trop ce que ça pouvait faire. Je savais seulement que dans tous les cas, il fallait quand même un minimum d'accord mental. C'était évidemment loin d'être le cas idéal, cette fois-ci encore. Mais il y avait des choses qui m'attiraient... En tout premier lieu, bien sûr, le désir de posséder, ne serait-ce qu'une fois, ce beau spécimen de femme, à n'en pas douter, entreprenante. Elle se fringuait au petit poil, et le peu de fois où je l'avais approchée, il m'avait été difficile de résister à l'envie de me frotter à elle. Elle savait qu'elle avait du charme. Forcément. Et devait en jouer. Il me fut donné d'apercevoir le petit tatouage qu'elle portait à l'épaule gauche, et je fus presque sûr qu'elle s'était fait posé un piercing à la chatte.

Alors c'est vrai, beaucoup de choses nous séparaient, notamment les fureurs verbales qui s'emparaient d'elle lorsqu'elle houspillait violemment ses gamins peu désireux de respecter les règles de vie familiales, et surtout, son côté délicieusement vulgaire qui me repoussait autant qu'il

m'attirait. Quand je l'entendais, par la fenêtre ouverte, et c'était quotidiennement, s'exprimer avec les intonations de Béatrice Dalle, ça me rassurait en me faisant penser que, malgré sa beauté parfaite, elle avait aussi des insuffisances, des manques, qui la ramenaient à un niveau plus humain.

J'entendais qu'elle regardait « Les feux de l'amour » l'après-midi, et je ne sais trop quoi à trois heures du matin. Je ne l'espionnais pourtant pas. Il m'arrivait de tendre l'oreille pour, peut-être, déchiffrer plus distinctement ce qu'elle pouvait hurler à sa progéniture, mais l'été était tellement beau qu'on entendait tout comme si on habitait ensemble. C'était bizarre, en fait, cette impression d'intimité et de la connaître assez, alors que nous n'avions guère échangé plus de trois ou quatre phrases. Elle était pas mal agressive, en réalité, mais malgré tout, elle ne parvenait pas à me devenir vraiment antipathique.

Des rencontres avec ce genre de fille ont été assez courantes, dans ma vie, autrefois, et ont toujours produit le même genre de situation surréaliste et douloureuse. La fille, jolie, ou même ravissante, est pas mal déjantée. J'arrive à la toucher par une espèce de grâce qui m'est donnée. Et je gagne alors le droit de faire un bout de chemin avec elle, le droit de connaître la texture de son épiderme. Moi, gros malin que je suis, j'en crois pas mes yeux d'être arrivé à mettre au fond de mon lit cette superbe créature. C'est comme si j'avais gagné la super cagnotte du Loto en jouant qu'une fois par an. Parce que, bien sûr, les très belles femmes ne m'ont jamais laissé insensible. Tant que, par le passé, j'ai été capable de bien des compromissions pour bénéficier de leurs faveurs. J'ai vraiment honte de cette faiblesse qui était à tout dire, une vraie lâcheté à la vérité. Donc, je vois plus rien d'autre que cette plastique, que ce petit cul élastique dans lequel je viens me dissoudre. Ce qu'elle peut être, au fond, la fille qui l'habite, je le perds complètement des yeux. Je deviens aussi con que le dernier des flambeurs. J'en reviens pas d'avoir ramené cette pêche fabuleuse, et je me fais envahir par un gros sentiment de vanité : j'me sens plus ! Et qui plus est, j'ai l'impression d'en savoir bien plus qu'elle, et que ça me donne un avantage. Et c'est vrai, oui, j'en sais bien plus qu'elle. Quant à l'avantage, c'est une autre affaire... évidemment. Donc, je crois être le gros malin qui va lui révéler la bonne façon de s'y prendre dans la vie, mais en fait, je ne vais rien lui apprendre du tout. Car elle ne veut rien apprendre. Elle s'en fout, ça ne l'intéresse pas. Elle veut juste vivre sans se poser de questions, au coup par coup, au jour le jour, tendre la main vers le plus facile, et c'est tout. Et moi, la plupart du temps, malgré tout ce que je sais sur elle, je m'attache à elle, je me mets à

l'aimer, et à oublier comment elle fonctionne, que ça marchera jamais entre elle et moi, que je vais me cogner contre un mur une fois de plus, au lieu de faire comme elle, d'en avoir rien à foutre, de la baiser tant que c'est possible, de l'enfiler sans voir plus loin que le bout de ma queue, et de lui dire tchao bye-bye quand je l'ai pressée comme un citron.

Alors, celle-là, j'me dis, pas besoin de vivre vraiment avec, pour savoir de quoi il en retourne, pas besoin de la voir se faire tringler par un autre mec pour savoir qu'elle serait jamais seulement qu'à moi, et qu'alors, ça m'intéresse plus beaucoup. C'est pas seulement avec des écrits qu'on retient une nana, aussi bons soient-ils. C'est pas non plus parce qu'on a de la valeur qu'on peut l'intéresser, il y a tellement d'autres facteurs moins importants dans l'absolu, mais qui, au fond, pèsent nettement plus lourds dans la balance...

Alors, je la regarde passer. Intérieurement, je rends grâce à Dieu de tant de beauté. Celle-ci me fascine, j'en conviens, mais je me rassure, en pensant que si le reste ne suit pas, avec une fille pareille, on peut rien faire de bon vraiment très longtemps. Ça soulage ma frustration parce que c'est vrai. Je ne me le dis pas par dépit, je le pense sincèrement. Même si ce genre de fille est capable un bon moment, ça, je ne le nierai jamais, de vous envoyer franchement en l'air...

# Chapitre 6

## A la plage

### A la plage

Ils se sont installés dans le haut de la plage, sur le sable sec. Il y avait du monde. Pas trop, mais pas mal quand même. Juste un cran au-dessous que dans le midi. Le ciel était un peu blanc, un ciel de Bretagne qui cherche à percer dans le début d'après-midi. La mer était basse et il y avait plein de petits bateaux au bord du rivage, des gamins aussi, qui jouaient dans le sable mouillé. Il a déplié son siège de plage pendant qu'elle s'allongeait sur sa serviette. Un peu plus bas, Charles a remarqué un type hyper bronzé, quasiment noir, le standard méditerranéen typique : cheveux bruns et chaîne en or autour du cou, silhouette déjà un peu empâtée. La gamine, près de lui, devait être sa fille. Ce qui voulait dire que la femme allongée, à côté, était nécessairement sa femme. Elle avait un visage quelconque et un foulard noué sur la tête. Elle allait pas du tout avec le type. Charles pensa qu'il devait en avoir rien à foutre. Putain ! Ce genre de mec existait encore ! A un mètre de lui, un autre gars aussi brun et qui ne pouvait n'être que son frère ou une connaissance, peaufinait son hâle déjà dans les tons saturés.

- Tu sais qu'Amandine a quitté son mec, déclara Sonia.

- Non.

- Elle lui a écrit une lettre pour lui dire tout ce qu'elle avait sur le coeur.

- C'est vrai ? Ça faisait combien de temps que ça durait cet'histoire ?

- J'sais pas. Dix, onze ans... Elle lui a laissé une lettre sur son pare-brise et elle a commencé en l'appelant Monsieur, comme une cliente.

- Pourquoi sur le pare-brise ?

- A cause de sa femme. Elle pouvait pas lui écrire chez lui.

- Ah ! C'est vrai.

- Mais je sais pas si ça va durer.

- Hum... Elle le voyait souvent ?

- Quand il pouvait.

- Bien sûr, mais à quel rythme en moyenne ? Combien de fois par mois par exemple ?

- Oh ! Une fois...

- Quel salopard !

- Il lui a répondu en lui disant que pendant toutes ces années, elle lui avait donné bien peu. Il a comptabilisé ses lettres et ses cadeaux. Quand il venait, il était toujours crevé, il avait toujours mal au petit doigt ou ailleurs, alors qu'elle, elle était seule à assumer ses propres filles.

- C'est un salopard. Comment en est-elle venue là, à se décider à le quitter ?

- Elle en a eu marre.

- Elle a mis le temps. Je comprends pas, quand on est lucide, qu'on mette si longtemps à se décider à virer quelqu'un.

- Elle savait comment il était. Elle en a simplement eu marre.

- C'est bien ce que je dis. Il y a beaucoup de faiblesse et de lâcheté. Je trouve ça lamentable. Si elle le quitte vraiment, elle remonte la pente, c'est le premier pas vers la liberté. Elle aura plus de chances de rencontrer quelqu'un.

- Tu peux parler...

- Moi, c'est pas pareil. J'avais conscience de rien. C'est pas la même chose... Il y a vraiment de beaux salopards. Amandine se tire, mais je pense à sa femme, à lui, qui croit vivre avec le plus charmant des hommes alors qu'il la trompe et l'aura cocufiée toute sa vie...

- Moi, je préférerais la situation de sa femme. Elle sait rien.

- Tu préférerais la douce illusion à la cruelle vérité ?

- Oui. Qu'est-ce que ça fait si elle ne sait rien ? Pour elle, tout va bien...

- Oui, mais elle vit avec un salopard.

- Mais elle ne le sait pas. Je préfère sa place à celle d'Amandine.

- C'est un peu comme ces gens dont le conjoint est un assassin et qui ne le savent pas. C'est affreux.

- Ça n'est pas pareil.

- Si, c'est juste une question de degré. Il lui ment tout le temps. Il lui raconte qu'il part faire une course ou se rend quelque part alors qu'il va retrouver sa maîtresse. C'est un salaud.

- Je crois qu'on peut aimer deux personnes à la fois. C'est possible.

- Bien sûr. Dans ce cas, on va tranquillement raconter ses malheurs à sa petite femme chérie, mais on ne lui ment pas. Celle-ci peut alors répondre qu'elle est très peinée pour lui, mais qu'à elle, ça ne convient pas, et que s'il n'arrête pas cette histoire au plus vite, elle va le dégager. Tu comprends ? S'il a l'embarras du choix, il assume.

- Je préférerais rien savoir.
- On se fait la vie qu'on veut.

Vers la gauche, à quelques serviettes de là, des bribes de la conversation d'une espèce de minus, laid comme un pou, assis dans le sable, parvenaient à Charles. Sa femme avait le visage défait et figé.

- Tu la revois ? s'enquit-elle.
- Presque plus. Je joue seulement encore un peu avec... jubila-t-il.

Il semblait très fier de lui. Cette pourriture tenait sa femme dans le creux de sa main, il pouvait en faire ce qu'il voulait, et cela le faisait jouir vraiment.

- Ah bon... fit-elle dans un souffle, rassurée parce que venait de lui avouer son ordure de mari.

Et c'était partout comme ça...

- Tu sais, on n'est pas obligé de se déchirer, reprit Sonia. Regarde, Hervé Lampenou, il a gardé de bonnes relations avec son ex-femme. Ils s'entendent bien.

- Ouais, c'est possible. Si aucun des deux n'a fait d'horribles crasses à l'autre, il n'y a aucune raison.

- Ben, ça n'a pas toujours été de soi. Au début, il avait une nana...

- Ah...

- Une fille dont il était tombé éperdument amoureux, mais qui était mariée, comme lui. Ça a fait du grabuge. Hélène, sa femme, était malheureuse. Puis elle a rencontré quelqu'un d'autre à son tour. Un homme marié, lui aussi. Sa femme, à cet homme là, l'a appris, et elle l'a quitté pour un autre. Du coup, il était libre pour Hélène, qui a quitté Hervé. Le problème, c'est que la maîtresse d'Hervé n'a toujours pas quitté son propre mari. Elle ne veut pas. Elle a dit à Hervé : « Tu sais, si je n'étais pas mariée, je vivrais avec toi. » Mais il n'en est pas question pour l'instant. Elle habite à Lille et il la voit deux ou trois fois par an. Ça doit faire trois ans que ça dure. Il dit que c'est une vraie salope.

- Il a raison. Je comprends pas pourquoi il la dégage pas. C'est pas très difficile. Il a qu'à réfléchir cinq minutes où peut le mener cette histoire... Il verra tout de suite que ça ne peut aboutir à rien, et il fera simplement un trait dessus. Et basta, terminé les embrouilles. Je comprends pas qu'on puisse merder si longtemps.

Le type à la même, plus bas, enfilait un débardeur rouge et un short vert kaki. Il avait vraiment l'air de s'y croire. Ça devait rassurer la fille qui partageait sa vie. Elle devait se dire qu'elle s'était dégottée un super mec.

- C'est pas si simple...

- Ah ouais ? C'est pas possible tous ces gens qui choisissent rien dans leur vie, qui sont ballottés au gré des courants. Il y en a un qui décide, qui pose un choix, et tous les autres dégringolent en cascade comme des dominos... Quel dénuement. C'est pathétique.

Derrière lui, vers les pins, Charles aperçut le copain du play-boy qui baratainait une brune à grosses jambes qui l'écoutait en souriant, l'air charmé. Charles pensa que les gens étaient faibles et qu'il valait mieux essayer de ne pas les mépriser pour ça. Souvent, la vie n'était pas très facile. Il sortit sa casquette avec une grande visière car le soleil venait de se pointer et il rajusta ses lunettes de soleil au moment où remontait de la mer une gamine de quinze seize ans très bien roulée, avec un petit tatouage sur le ventre, à droite. Il se demanda un instant s'il était vrai. Tout ce bordel commençait si tôt...

## Un véritable ami

### Un véritable ami

Il s'est avancé vers moi. J'étais adossé à la grille dans la cour du collège. Il m'a coincé avec ses bras de chaque côté de ma tête, en s'accrochant aux barreaux et m'a balancé :

- Tu vas laisser cette fille ! Isabelle, elle est à moi !

J'avais douze ans, et la fameuse Isabelle, ça faisait un an qu'elle m'avait tapé dans les yeux et que ça ne me passait pas. Sardou chantait « La maladie d'amour » qu'il avait écrite spécialement pour moi et que j'écoutais sur un petit transistor protégé par une housse en similicuir noir et que je vénérerais comme un trésor inestimable. J'avais délaissé depuis un moment les jeux d'enfants et je m'intéressais plutôt maintenant à tout ce qui s'appelait le matériel électronique ainsi qu'à, dans un tout autre registre, des sensations d'une nouvelle nature...

J'ai pas répondu, et même s'il me dépassait quand même d'une taille, ce n'était pas ses centimètres en plus qui m'impressionnaient. J'avais déjà affronté la semaine précédente, un petit teigneux extrêmement virulent, soutenu par sa bande, et répondant au nom évocateur de Pats sans me retrouver au tapis, et cela m'avait conféré un assez solide sentiment d'invincibilité. Le combat s'était quand même clos sur un statut quo dont lui, tout autant que moi, nous réjouîmes. Non, le ton menaçant du gars qui avait rappliqué n'avait pas influencé ma décision, mais quand, les jours suivants, j'ai remarqué Isabelle et sa petite brune de copine, rire comme deux bécasses aux blagues du grand ténébreux exclusif, j'ai commencé à remettre sérieusement en question mon année de cour romantique et transie. Je n'avais rien obtenu l'année passée d'Isabelle la Blonde, dans sa robe blanche de prude jouvencelle, que j'aimais comme on aime à dix ans, sans presque n'avoir pu même, l'approcher, moi consigné dans mon école primaire de garçons et elle dans celle des filles. J'ai pensé que celle pour qui je me consumais d'amour depuis si longtemps, n'en valait peut-être pas tant la peine que ça. Et en deux jours, la belle inaccessible

perdit brusquement son statut privilégié, tandis que « La maladie d'amour » cessait définitivement de m'émouvoir.

L'année suivante, je fis la connaissance de Luc qui devint un ami proche et intime. Les circonstances de notre rencontre étant pour le moins originales : je lui soufflai sa copine durant le slow d'une boom locale, mais lui, pas rancunier, et au mépris de toutes les règles établies, m'expliqua dès le lendemain comment s'en servir avec profit. Je n'avais encore jamais « embrassé » vraiment, et il m'enseignait, sans négliger les détails, et sans fanfaronnade, comment procéder. Cet épisode scella notre amitié et, par le désintéressement et la générosité dont sa réaction attestait, celle-ci ne fut jamais véritablement ébranlée par la suite. C'est ainsi que, lorsque ce fut à son tour quelques années plus tard, de « m'emprunter » mon amourette estivale, je ne pus lui en vouloir moi non plus. Ce qui préserva notre entente les deux fois, plus qu'une grande tolérance ou une amitié inoxydable, fut que ni l'un ni l'autre, n'était par aucune des deux filles vraiment intéressé. Nous en retirâmes par contre, une sorte de ciment, qui, comme les camaraderies militaires, lient ceux qui baroudèrent ensemble. Luc et moi nous comprenions à demi-mot, et en tout cas réagissions souvent de la même façon face aux êtres et aux événements.

Donc, quand je fis la connaissance de Luc, l'année qui suivit l'altercation à propos d'Isabelle, celui qui en était le principal protagoniste, l'amoureux possessif, me fut présenté d'une façon plus cordiale, étant lui-même un ami de Luc. Il se dénommait Florent et, comme l'objet de notre différend n'avait plus d'importance ni pour l'un ni pour l'autre (il s'était rendu compte que la belle Isabelle était aussi « vertueuse » que belle), nous déposâmes aussitôt les armes d'un commun accord tacite, et oubliâmes le conflit passé. Cette période démarra une longue amitié de jeunesse entre nous trois, une complicité affectueuse et virile : il était rare qu'on visse l'un sans l'autre. C'est ainsi que nous fumâmes nos premières cigarettes ensemble, bûmes nos premières bières jusqu'à la cuite et tirâmes sur nos premiers pétards. Le trio était constitué. Nous jouions à la pichenette, aux tarots, et bavions d'envie devant les plus beaux spécimens féminins des classes de troisième. Florent était, lui, le plus discret des trois sur le sujet amoureux. Il se confiait peu, mais se montrait par contre, redoutablement efficace. Il se « faisait » les unes après les autres, toutes les plus jolies filles qui passaient à sa portée, allant un jour jusqu'à faire un lot en se tapant deux sœurs l'une derrière l'autre. Il avait mis au point une stratégie très offensive, construite sur un savant mélange de séduction agressive mêlée d'une dose massive de fausse humilité et de

modestie feinte. Le cocktail était détonnant et fonctionnait avec la même efficacité perverse que la mine « papillon ». Pour rappel, la mine « papillon » est un explosif, une bombe dissimulée dans un objet inoffensif et plutôt connoté positivement tel par exemple, un jouet d'enfant. La cible ne se méfie pas, s'en approche à l'extrême, et le rendement destructeur est ainsi décuplé. Ses victimes féminines tombaient comme des mouches. Nous assistions, Luc et moi, à ses succès avec une pointe d'envie, mais sans jamais consentir pourtant, à vendre nous aussi notre âme au diable en étant malhonnête, pour obtenir à tout prix le plaisir délicieusement violent que seules les filles avaient le pouvoir de nous accorder. A la différence de Florent, Luc et moi ne trichâmes jamais, du moins de façon systématique et élevée au rang de dogme, ce qui, comme aux jeux de cartes est évidemment dans un premier temps moins payant. Alors que Florent enchaînait conquête sur conquête, nous tirions la langue comme des gagne-petit. De là à nous prendre pour des demi-portions, il n'y avait qu'un pas qu'il n'hésita pas à franchir, sans pourtant jamais nous l'avouer en face. Mes sentiments à son propos étaient ambivalents : il bénéficiait du prestige des grands séducteurs qui faisait que je n'avais pas pour ami un benêt de première catégorie, tout en percevant, sans en prendre clairement conscience, sa part sombre, hypocrite et profondément égocentrique. Il avait de toute façon, des qualités que j'appréciais à leur juste valeur. Il était intelligent, assez fin pour dissimuler ses motivations profondes, cultivé et peu banal. Il n'avait rien en effet, du gros baratineur ordinaire style dragueur latin de bas étage. Non, Florent était complexe, et s'il était profondément immoral, tant qu'on n'était pas irréductiblement intransigeant sur cette qualité là, d'autres composantes de sa personnalité pouvaient attirer. D'autant qu'il ne revendiquait pas cette immoralité, au contraire, c'était un prêcheur de première classe, qui, dans son discours, en remontrait à tous, et plaidait pour des causes dignes des plus grands humanistes. Je lui passais donc ses indécrottes, même lorsqu'il m'arriva d'en être la cible, le considérant un peu comme un grand enfant ne mesurant pas bien tous ses actes, mais au fond réellement généreux.

Nos cursus scolaires prirent des directions séparées, cependant, le lien qui nous unissait ne se rompit pas et nous ne nous perdîmes pas de vue. Le lieu de rendez-vous se trouva être chez Luc, le seul à ne pas vivre en appartement, à posséder une chambre assez vaste et des parents tolérants. Le week-end ou plus rarement en fin de journée, nous allions donc, Florent et moi, squatter sa chambre en haut de l'escalier sous le toit de la maison. On refaisait le monde avec une ferveur toute neuve, on

rêvait et s'indignait (surtout Luc et moi) de l'aveuglement des filles à préférer ceux qui ne le méritaient pas. On disait que plus tard, on se paierait un bateau et qu'on partirait tous les trois faire le tour du monde. J'y croyais pas vraiment, et je n'en avais d'ailleurs pas vraiment envie non plus, mais si ça pouvait leur faire plaisir, j'allais pas les contredire, c'était si loin... J'étais pas contre une petite balade, voire quelques voyages, mais certainement pas une errance non-stop tout autour du globe. J'étais trop casanier...

Pour Luc et moi, dans nos lycées techniques respectifs, c'était plutôt sentimentalement le temps des vaches maigres. C'était pas tous les jours qu'on se tringlait de la minette, mais on se disait que notre heure de gloire finirait par venir et que les conditions favorables n'étaient simplement pas avec nous. Florent continuait d'accumuler les trophées pour le livre des records mais ne nous fit jamais pourtant profiter de son vivier de la filière B. Il aurait pourtant pu nous filer un petit coup de pouce tant la branche « Economie-Gestion » attirait les filles et tant il avait de facilités lui-même. On n'aurait pas compté comme des concurrents... Seulement, Florent était jaloux de ses possessions, de ses privilèges et peu enclin à partager en général. Il n'en avait jamais assez comme ces déplorables arrivistes qui collectionnent les villas, les voitures et les maîtresses. La fréquence de rotation de ses partenaires était très élevée, ce que nous prîmes pour un gage de réussites féminines et la conséquence d'une nature favorisée qui consommait compulsivement puisqu'il avait le privilège de pouvoir le faire. Je n'avais jamais songé à l'époque, que ce puisse être davantage ses conquêtes qui rompaient que lui. Car, s'il était doté d'un don d'attraction irrésistible qui faisait se jeter littéralement toutes les femmes dans son lit, peut-être avait-il du mal à les retenir et les lassait-il très vite... Cette hypothèse ne se posa même pas à ce moment là, et je me sentais simplement plutôt flatté de côtoyer un ami au charme si dévastateur, et dont les succès, pour ainsi dire, rejaillissaient presque sur moi. Si je m'imaginais que son prestige m'éclaboussait et si je me sentais presque irradié de ses triomphes galants, je ne bénéficiai pourtant jamais en réalité de quoi que ce soit à le fréquenter, et j'irai même jusqu'à prétendre que je pâtissais vraiment de sa proximité, tant son « amitié » était néfaste. Il n'hésitait pas par exemple, à draguer effrontément mon amoureuse du moment, si par bonheur j'étais parvenu à m'en dénicher une. Car sa motivation première, le seul moteur de sa vie était les conquêtes féminines. Tout le reste n'était qu'au service de la cause et n'était considéré qu'en tant que moyen pouvant être utile à ses desseins.

A vingt ans, nous partîmes tous les trois en Grèce pour un voyage d'été. C'était un peu initiatique comme « Les chemins de Katmandou », mais en moins loin et dangereux ! Florent ne se départit que rarement de ses lunettes noires ni de l'air qui va avec, ce qui à ce moment là, ne me crispait pas encore vraiment. Nous passions insensiblement de l'adolescence à l'âge adulte sans que les équilibres entre nous soient un tant soit peu modifiés.

En même temps qu'il travaillait à un boulot « casse-croûte », Florent poursuivait ses études qui devaient le mener vers les hautes sphères de la recherche scientifique, nous expliquait-il. Éternel étudiant, il usait toujours, les dernières années où je le côtoyais encore, à presque quarante ans, ses fonds de culottes sur les bancs des facs qui voulaient bien encore l'accepter. Il traînait en permanence avec lui, en les affichant ostensiblement, ses fumeux bouquins d'Ethnologie qu'il n'ouvrait jamais plus loin que la page de garde. Florent, c'était un rôle qui lui collait tellement à la peau qu'il n'arrivait plus lui-même à faire la part du vrai et du faux. Florent s'était perdu dans le paraître, un paraître longuement étudié, aux faux airs d'authentique. Comme la célèbre boisson, il ressemblait, il avait la couleur et le goût... Mais il n'en était pas. Le comble, c'est que même l'analyse qu'il ne fit que débiter, n'était encore qu'un prétexte à briller, une marque distinctive supplémentaire à afficher, le dernier degré de son snobisme affecté. Le divan, pour lui, c'était juste une médaille de plus à rajouter sur sa poitrine. Son cas était de toute manière beaucoup trop désespéré pour qu'aucun analyste, de quelque école qu'il fut, ne parvienne à dégonfler son ego démesuré.

Il s'était rapidement dégotté une femme, son officielle, son administrative, qu'il trompait à tout va et ne le contestait jamais. Ça faisait partie de sa stratégie : se caser en apparence, avec quelqu'un de fiable, qui lui assurait le confort et à qui il pouvait faire avaler toutes les couleuvres pour, en plus ou moins grande clandestinité, continuer à vivre sa petite vie personnelle et frivole. Il exploitait la malheureuse et lui jouait les tours les plus pendables. Par exemple, à la naissance de leur enfant, il était parti à moitié, durant quatre ans, mener vie plus calme et joyeuse, avec une maîtresse, dans un meublé dominant le sacré cœur. Il suçait l'argent du foyer comme une sangsue en dépenses pharaoniques aussi absurdes qu'inutiles, mais qui flattaient son ego et son image extérieure.

Florent était un authentique salopard qui usait et abusait des autres sans distinction et tant qu'il pouvait. Il avait toujours une bonne réponse prête à justifier ses pires agissements et se révélait, quand on s'attardait à l'observer un tant soit peu, un spécimen humain inspirant vraiment la

répulsion. Florent, c'était tout pour sa gueule et rien que pour sa gueule. Il était capable « d'assassiner » quelqu'un en réussissant le tour de force de vous faire croire que lui-même était à plaindre et souffrait le martyr. Florent, c'était à lui tout seul un fléau de grande envergure d'autant plus redoutable qu'il paraissait inoffensif.

J'me suis, comme ça, coltiné ce gros con qui m'a accompagné une longue partie de ma vie, si ce n'est en continu, du moins en pointillé, de toute façon beaucoup trop.

Alors, la question pour moi s'est posée de savoir pourquoi j'avais pu supporter ce gros abruti si longtemps et d'une manière si présente, ce m'as-tu-vu aux sabots si lourds. Je n'étais pourtant pas totalement aveugle, mais si je percevais son manège, si ses tentatives pour s'accaparer toujours la meilleure place ne m'échappaient pas toujours, je sous-estimais beaucoup son pouvoir de nuisance et la dangerosité de son absence de scrupules. Je n'avais jamais été non plus réellement directement visé par ses actes. Je dois me reconnaître aussi, une certaine lâcheté, banale et ordinaire, qui fait qu'on ne voit pas, qu'on ne veut pas voir et qu'on s'accommode de ce qui ne nous nuit pas personnellement. Tant qu'on n'est pas la cible, les agissements des autres, même s'ils sont particulièrement odieux, ne nous révoltent pas souvent, et en tout cas, nous dérangent fort peu.

Il est rare qu'on n'ait pas presque tous, à un moment ou à un autre, un Judas qu'on abrite au cœur même de notre maison. Il est la cause de notre ruine, la vipère qu'on nourrit en notre sein. C'est le jour où je n'avais plus rien entre les mains, où j'avais été précipité plus bas que terre, que Florent m'est apparu soudain avec les yeux de la lucidité et de l'horreur, quand il a déclaré, avec au fond de la gorge, les accents de la jubilation devant ma chute vertigineuse :

- Tu viens à la maison quand tu veux. La porte t'est grande ouverte !

J'ai remercié l'infâme pour sa « générosité », en sachant intérieurement que je ne m'y rendrai plus jamais.

Il ne m'a plus rappelé. Il avait compris que j'avais compris.

Ce jour là, j'ai perdu un « véritable » ami.

## Chapitre 8

### Salut !

Salut !

C'était un ami d'enfance. De ceux emmêlés si intimement et si quotidiennement à notre vie qu'ils font presque partie de nous, qu'ils sont un peu nous. Ils s'étaient rencontrés à l'adolescence et pendant vingt cinq ans ils étaient restés très proches, se donnant des nouvelles, se téléphoquant et se voyant régulièrement même lorsqu'ils furent éloignés géographiquement. Ils cheminèrent ensemble, devenant adultes en se confrontant simultanément aux mêmes choses, dans le même environnement. Ils eurent chacun leur premier enfant à la même époque, et ils devinrent propriétaires de leur maison à peu près aussi en même temps. Michel aimait bien la douceur de caractère d'Olivier, son côté conciliant jamais conflictuel. Ils s'entendaient bien et Michel n'avait jamais pensé que quoi que soit pourrait un jour risquer de les séparer. C'était l'ami tel que le décrit si bien Maupassant dans ses nouvelles. Olivier avait d'ailleurs, beaucoup de ressemblances physiques avec Bel Ami, aussi bien pour la petite moustache de dandy qu'il arborait que dans l'allure svelte et bien proportionnée. Il avait toujours semblé à Michel que seule la mort pourrait les séparer et que si rien de malheureux, de façon irrémédiable, n'arrivait à l'un comme à l'autre, ils seraient toujours là, plus tard, âgés, à deviser tranquillement ou à plaisanter amicalement avec cet humour complice qui est la preuve des vraies amitiés.

Les environs n'avaient pas tellement changé. Cette partie de la banlieue n'avait pas été très transformée. Il y avait eu des aménagements, des rajouts, des superpositions, des remplacements, mais la majorité des constructions subsistait. On n'avait pas l'impression, même après plusieurs années d'absence, d'arriver en territoire inconnu. Il y avait toujours les vieilles maisons centenaires ou bicentenaires, la même disposition des routes, les mêmes arbres. Quand Michel passait, parfois, en voiture, sur l'avenue, il ne pouvait s'empêcher de jeter un œil à gauche, sur le pavillon de la voie Picarde. Comme si Olivier pouvait en sortir et lui

faire un signe, comme s'il pouvait être un peu là, comme si le temps était immuable. Comme ça n'avait pas bougé, l'illusion était forte. L'extérieur étant identique à ce qu'il était autrefois, on ne comprenait pas très bien pourquoi l'intérieur aurait changé... Ce qui aurait été naturel, ç'eût été qu'Olivier sortît sur le perron, pour vaquer à ses occupations. Seul le crépi avait été refait. Extérieurement, rien d'autre ne semblait avoir été touché. La lumière de ce matin était la même. L'odeur des rues, mêlée à celle un peu fade, des platanes, était identique. Seules les années avaient défilé. La Seine coulait toujours, bleue parfois, avec des reflets dorés comme la mer.

Ça faisait maintenant trois, quatre ans que Michel avait mis un terme à leur amitié. Il devait bien convenir que les occasions de se voir étaient devenues de plus en plus rares, aucun des deux ne faisant plus, depuis quelques années, l'effort de parcourir les neuf cents kilomètres qui les séparaient. Ils ne faisaient que s'appeler au téléphone, et encore, n'y avait-il plus que Michel, Olivier étant fauché comme les blés. Sans travail, ne touchant plus qu'un maigre RMI, ils avaient convenu que Michel prendrait toutes les communications à sa charge. Du moins, le temps que la situation financière d'Olivier se redresse. Il l'appelait donc, parlant de ci, de ça, de leurs difficultés respectives du moment. Mais vraiment, Michel avait de plus en plus de mal à accepter tout ce qui s'était passé et ses façons de faire. Il ne comprenait pas comment Olivier avait pu faire ça, et comment il faisait pour continuer à garder des relations avec celle qui avait été sa femme, à lui Michel, des relations, semblait-il, même, régulières et assez intimes, lui avait-il dit. Ils discutaient souvent au téléphone, elle et lui, et parfois aussi, elle venait chez lui, à Bordeaux. Sûrement, le soupçonnait Michel, s'amusait-il à jouer un double jeu comme une espèce d'agent double, s'empressant aussitôt raccroché le téléphone, de lui raconter à elle, dans le détail, tout ce que celui-ci lui avait confié. Olivier lui assura même, qu'il ne serait pas impossible qu'il puisse, lui-même, se rendre chez elle. Michel le voyait déjà, comme dans une sorte de vision prémonitoire, déjeunant à la table de l'ordure qui l'avait supplanté et partageant une bonne bouteille avec le duo infernal. Cet amant providentiel lui avait rendu un fier service en le débarrassant de son odieuse femme, c'était certain, mais l'intention n'y étant pas, on ne pouvait lui en savoir gré... Michel essayait de se mettre à la place d'Olivier. Il imaginait la situation inverse, si sa femme avait eu un amant, et si leur foyer en avait été soufflé. Se serait-il conduit comme lui ? Ne l'aurait-il pas soutenu, lui, en prenant une certaine distance avec elle ? Si évidemment, il aurait été à ses côtés, car il était son ami. Il ne lui aurait peut-être

pas toujours donné raison, mais il aurait été avec lui, c'était certain. Alors, il ne comprenait pas que l'inverse ne fût pas vrai. Ça le turlupinait tout le temps, comme en filigrane. Ça couvait sous la cendre. Et il en venait de plus en plus souvent à se poser clairement la question de savoir s'il allait ou non, l'envoyer par le fond. Et il sentait qu'il en était taraudé par l'envie, vraiment. Mais ça lui causait, en même temps, un vif tourment. « Expédier » à tout jamais un ami d'enfance, n'était, pour lui, pas une décision à prendre à la légère. Des gens qu'il considérait comme des amis, il en avait peu... Alors, avant de s'en séparer à tout jamais, il lui fallait bien peser le pour et le contre. Ils discutaient donc, comme si de rien n'était, alors même que Michel tergiversait en son for intérieur pour savoir si oui ou non, il allait rompre les amarres avec Olivier aussi. Il était attentif à ce qu'il lui disait. Il voulait essayer de comprendre ce qui l'animait. Il était à l'affût de ce qui lui aurait permis de le percer à jour. Un ami devait nous soutenir. S'il ne le faisait pas, lorsqu'on était enfoncé dans la merde jusqu'au cou, c'est qu'alors, ce n'en était pas un, pensait-il. Enfin, pas un vrai, au sens véritable. Et là, enfoncé dans la merde, il l'avait vraiment été comme jamais auparavant. Car il y était aussi question de ses enfants qui étaient pour lui ce qu'il y avait de plus important au monde. Il pensait donc, de plus en plus impérieusement, qu'il lui faudrait rompre avec lui. Ça lui faisait mal au cœur, mais il le fallait. Il avait d'ailleurs, pour un ami, très mal commencé à gérer le drame qui le touchait... Il avait tout simplement transmis à sa femme, la première lettre de son amant. Tout un symbole !! Si cela ne s'appelait pas un peu trahir, alors qu'est-ce que signifiait trahir ? Il avait joué les intermédiaires. Il avait reçu la lettre chez lui, dans sa boîte, puis, l'avait remise à sa femme en mains propres, sans l'en avertir lui, Michel, bien entendu, tout en en connaissant la teneur, et en étant au fait de la nature de leur relation, par ses confidences à elle. Quand Michel lui avait demandé des explications sur ses procédés, plus tard, il s'était défendu mollement, en arguant que s'il ne l'avait pas fait, ça n'aurait rien changé et qu'ils auraient bien trouvé le moyen d'entrer à nouveau en contact... C'était vrai, mais doit-on participer à un braquage de banque sous prétexte que si nous ne collaborons pas, ce sera quelqu'un d'autre ? Non, vraiment, il sentait bien qu'il avait de plus en plus de mal à accepter un ami d'une telle lâcheté. Pour qu'un ami demeurât un ami, il fallait qu'on l'estimât un peu, qu'on sût qu'en cas de coup dur, il ne prendrait pas la poudre d'escampette à la première occasion, qu'il essaierait d'être juste et ne chercherait pas toujours, à choisir la situation dont il pourrait tirer profit. Pourquoi fit-il cela ? Que lui avait fait Michel pour qu'il le trahisse ainsi ? Etait-ce l'envie ?

Peut-être en partie, songea-t-il, car tout semblait lui réussir : il avait une jolie maison, une femme en apparence attachante, avec qui il avait l'air de bien s'entendre, deux beaux enfants, et une situation professionnelle avantageuse. Michel eut du mal à le réaliser, mais il eut l'impression que les ressorts humains étaient toujours les mêmes...

Alors Olivier n'avait pas participé activement à sa perte, et il n'avait probablement pas jubilé d'assister à ce carnage, mais Michel était convaincu que son malheur, d'une certaine façon, ne lui avait pas été insupportable. Sa chute avait adouci ses propres difficultés. En le voyant s'effondrer, il avait dû se sentir plus fort, par comparaison. Cela ne lui avait peut-être pas déplu tant que ça, et il n'avait pas bougé le petit doigt pour le soutenir.

De plus, que pouvait lui apporter la fréquentation de sa femme volage à présent ? Qu'avait-il espéré y gagner ? Pas grand-chose, en plus, croyait Michel. Le miroir aux alouettes sans doute... Peut-être crut-il que par l'intermédiaire de son amant à elle, il pourrait lui-même bénéficier de rencontres avantageuses... Michel ne savait pas ce qu'il crut gagner. En tout cas, il ne pensa sûrement jamais risquer d'y perdre un ami. Michel ne l'avait d'ailleurs pas mis en garde. Il aurait peut-être dû... il avait l'impression que c'était une de ses tendances. Peut-être pas toujours heureuse, d'ailleurs. Mais disons que, lorsqu'il prenait conscience qu'il ferait bien d'avertir les autres qu'ils devraient faire attention, il était déjà trop dégoûté d'eux pour avoir encore la moindre envie de maintenir leurs relations. Et il tranchait alors les liens sans sommation. Un jour donc, il se dit que ça n'était plus possible de se trimballer encore longtemps comme ça, ce faux ami. Il se dit que la prochaine fois qu'il l'aurait au téléphone, il lui dirait un peu sa façon de penser. Et cette fois là arriva dans la semaine qui suivit. Ils commencèrent à discuter comme d'habitude, puis Michel lui dit qu'il y avait des choses qui le gênaient dans ses façons de faire. Il l'interrogea :

- Tu sais qu'elle n'est pas quelqu'un de bien ?
- Oui, je sais, lui répondit-il.
- Et ça ne te dérange pas ?
- Non. Il n'y a pas grand monde qui m'appelle...
- Donc, supposons que Maurice Papon te propose de te payer un verre au café, tu y vas ?
- Oui.
- Ça ne te dérange pas ?
- Non.

- Tu me fais penser au régime de Vichy, tu sais ? Qui se disait se préoccuper des Français mais collaborait ouvertement avec les nazis.

- Ouais... ? grinça-t-il.

- Oui... Bon, je vais te laisser, déclara alors Michel.

- Oui, d'accord.

- Salut.

- Salut.

Ce furent leurs derniers mots et leur dernier échange. Sans qu'aucun des deux n'élève le ton plus haut que ça ou ne dise une autre parole acerbe supplémentaire. Rien de plus. Michel ne l'eut plus jamais au téléphone. Il n'avait pas de rancune contre lui. Olivier ne lui avait jamais nuit activement. Il pensait parfois à l'amitié qui les liait. Où était-elle passée ? Il n'y en avait plus trace. Il pensa à leur complicité ancienne. Tout ça avait disparu, comme si Olivier était mort. Et pourtant, ça n'était pas le cas. Il vivait quelque part, ailleurs. Et c'est Michel qui avait voulu cette situation. Il ne pouvait pas faire autrement car Olivier l'affaiblissait. Quelqu'un qui nous trahissait potentiellement ou réellement en permanence, nous affaiblissait, pensait Michel. Il l'avait sacrifié à cause de son ex femme, mais au fond, c'est lui qu'il regrettait vraiment. Il ne savait pas trop ce qu'Olivier était devenu. Mais il y pensait parfois de loin en loin. Il croyait qu'il avait retrouvé un emploi après des années de chômage. Peut-être l'avait-t-il toujours conservé. Il vivait encore à Bordeaux dans un petit appartement en location dans lequel Michel n'était jamais allé. Il s'était séparé de sa femme lui aussi, et voyait régulièrement ses enfants, deux filles à peu près du même âge que les siens. Il ne savait rien d'autre de sa vie personnelle depuis ces trois quatre ans, il ne savait même plus exactement. Que faisait-il ? Avec qui ? Quel était son état d'esprit ? Il lui semblait que, loin de toute sa famille, il pouvait être probablement assez isolé. Il espérait pour lui qu'il n'était pas malheureux, qu'il ne se laissait pas trop aller à la facilité bien qu'il en doutât, ayant une certaine tendance à suivre les pentes inclinées vers le bas... fumant sans compter, buvant sans trop se restreindre... Et écoutant sans non plus trop d'esprit critique, le chant des sirènes, celui des donneurs de conseils qui n'étaient pas des payeurs. Michel avait bien peur qu'il ne dérivât vers des eaux troubles ou glauques...

Michel repensait au temps de leurs quinze ans où il venait régulièrement sonner au portail en fer de sa maison de banlieue, en agitant la vieille cloche bringuebalante fixée dans un montant. Elle tintait d'une plainte maigre et creuse, mais quand même suffisante pour qu'Olivier l'entendît toujours au bout de deux ou trois secousses. Sûrement,

connaissant ses heures possibles d'arrivée, devait-il être particulièrement vigilant à ces moments là. Il sortait alors de chez lui avec son gros trousseau de clefs à la main et son sourire heureux de le voir. Il traversait la petite pelouse de son jardinet, tournait la clef dans la serrure et ouvrait le portail avant de lui serrer la main.

- Salut !

- Salut !

Michel refermait le portail et ils grimpaient dans sa chambre par l'escalier sombre et étroit à l'entrée de la cuisine, derrière une porte. Olivier lui prêtait ses disques de Johnny Hallyday dont il aimait les chansons tendres qu'il enregistrerait sur un gros magnétophone à bandes. C'était le temps des parties de cartes, des phantasmes romantiques, des rêves de réussite pour leur avenir facile. Ils croyaient que la vie serait simple et aisée, qu'elle serait comme ils l'auraient décidé, qu'il n'y avait, en somme, qu'à vouloir, et que leur existence et sa qualité ne dépendaient que d'eux. Ils pensaient qu'ils feraient sans difficultés, mieux que leurs parents qui s'étaient laissés englués dans un quotidien étriqué, sans grandes ambitions.

Leur vie à tous, a volé en éclats, avec leurs enfants ballottés entre leurs parents en inimitié, leurs amitiés rompues, leurs silences, chacun pour soi. Pour l'instant, ils n'avaient pas fait mieux. Ce serait même pire... Leurs vies ressemblaient aux films de Claude Sautet en une espèce de remake maladroit, grotesque et malsain de « Vincent, François, Paul et les autres ».

## Chapitre 9

### Un bon cru

Un bon cru

Tous les ans, à la période de Noël, Maxime passe dans ce petit village, à Villers. Il s'y arrête pour acheter quelques bouteilles de grand cru, chez un viticulteur réputé, avant de rejoindre sa famille, sur Paris. Après être entré dans le village, il doit tourner à droite pour rejoindre la rue principale où est installé le caveau, mais il regarde forcément à gauche, à chaque fois. La maison de ses anciens amis est toujours là, identique, toujours aussi belle, avec le mur de sa grange en pierres apparentes, jointoyées à la main. Le crépi de la façade, dans le prolongement, n'a pas pris une ride. Même l'applique extérieure du perron est toujours la même. Il a du mal à croire, qu'en réalité, derrière les murs, à l'intérieur, plus rien ne subsiste du foyer qu'il a connu. Il y a d'autres personnes, d'autres meubles. La famille qui vivait ici, unie, a explosé sous les coups de la folie ordinaire si répandue. Il les revoit nettement. Il la revoit, elle, si belle, tellement heureuse, et une immense tristesse mêlée à un sentiment d'incompréhension s'empare de lui. Ils avaient tout. Il avait tout, Hugo. Une femme jolie, gentille, et aimante, deux beaux enfants en bonne santé, et chacun une situation professionnelle stable et confortable. Ce n'était même pas un mauvais gars. Il était affable et souriant, un peu fanfaron peut-être, mais rien qui tirât vraiment à conséquence. Alors, pourquoi ce chic type, sympathique et actif, s'est-il soudain transformé en irresponsable destructeur ?

Il semblerait qu'il n'eût simplement pas réalisé que la femme qu'il avait était une perle inestimable et précieuse. Comme dans la fable célèbre, il n'a pas compris qu'il possédait la poule aux œufs d'or. Ça lui a échappé. Il n'a vu que l'apparence, le banal, le quotidien. Il n'a pas vu que, gentille et aimante, étaient les qualités essentielles, que c'était rare. Il a plutôt pensé que c'était dévalorisant, que l'amour et la bonté, c'était pour les faibles. Alors il l'a plantée là, sa femme ravissante et si généreuse. Il l'a abandonnée pour filer avec la première greluce pleine d'elle-

même et qui lui donnerait la réplique. En fait, il gérait sa vie sentimentale et privée comme on gère ses activités commerciales : s'il trouvait ailleurs, ce qu'il croyait être un meilleur marché, il n'hésitait pas à laisser tomber entièrement sa vie familiale comme on bazarde des actions à la baisse, pour se redéployer sur un meilleur cours.

C'est désespérant, et désespérément si courant.

Pourtant, ils étaient l'image parfaite du jeune couple moderne arrivé. Arrivé, mais pas parvenu. Jeunes, beaux, et financièrement aisés, relativement à la vie provinciale. Ils avaient tout, comme on voit dans les publicités, à la télé : le four encastrable, la cuisine sur mesure, tout le confort, et même le superflu. Ils étaient décontractés mais stylés, simples mais friqués, propres comme dans un film américain de la upper class. Lui, remplissait aussi bien son rôle d'homme adapté aux situations, qu'il remplissait son complet veston. Il était entièrement dans le rôle et connaissait chaque réplique sur le bout des doigts : c'était Tom Cruise dans la vraie vie. Il y manquait seulement, sans doute, un soupçon de profondeur, d'originalité, et d'authenticité. Chez eux, c'était neuf et beau comme dans un magazine. Il n'y avait rien à dire. Extérieurement, tout y était. D'ailleurs, tout le monde s'accordait à les citer en exemple ou à les envier plus ou moins jalousement. Ils avaient construit une apparence à laquelle, Maxime était sûr, tous deux aussi, croyaient sincèrement et profondément. Le règne de l'illusion... A priori, ils n'avaient aucune raison de ne pas y croire, puisque apparemment tout y était. Tout, sauf l'essentiel, peut-être... L'essentiel... Sûrement un accord en profondeur, de justes et solides valeurs partagées, une estime de l'autre basée sur des qualités humaines et non des signes de réussite s'apparentant davantage à des critères commerciaux tels que la beauté, l'argent, l'ambition, ou l'agressivité.

Maxime ne veut pas l'accabler, Hugo. Il n'a aucune hostilité contre lui car il ne lui a rien fait. Mais il lui semble qu'il commit une erreur monumentale, même s'il ne s'en est pas rendu compte ou s'il a refusé de le voir. Il pense qu'il a sacrifié son foyer sur l'autel de sa vanité. Alors maintenant, même après son départ, Anne se laisse faire encore. Elle ne parvient pas à poser des limites, et continue de se laisser envahir par lui, alors même qu'il l'a quittée depuis longtemps. Elle essaie de préserver, dans un refus du conflit, une paix des lâches, il semble à Maxime, bien peu digne. Alors, lui vient à l'esprit cette interrogation. L'aurait-il quittée justement parce qu'elle était trop conciliante ? Par exemple, après qu'il l'eut quittée, Hugo est venu la déménager, remonter ses meubles, et l'installer. Alors évidemment, de cette façon, lui, se dédouanait à bon

compte de l'abandonner comme un chien pelé. Mais pourquoi accepta-t-elle ses bons services tellement humiliants ? Par confort ? Par lâcheté ? Pour les deux ? Dommage... C'est vrai que, vu sous cet angle... Ça change les données. Maxime n'aurait jamais pu accepter et se contenter d'une femme qui ne saurait pas dire non lorsque c'est nécessaire. Le refus des conflits et le pacifisme, c'est très bien. Mais pas envers et contre tout. Pas à n'importe quel prix. Il le sait d'autant plus qu'il a lui-même, en des occasions passées, été bien souvent trop consensuel.

Quoi qu'il en soit, Anne était affectueuse, sensible, attachante et fiable. Qualités pas forcément si répandues...

C'est bizarre, ces êtres qui ne s'attachent pas aux autres, qui peuvent trahir d'une heure à l'autre, et rayer de leur vie, sans ciller, du jour au lendemain, la personne avec qui ils ont partagé des années. Maxime ne parvient pas à les comprendre, ces gens qui abandonnent leur compagnon comme on dépose sa voiture à la casse, sans un regard, sans une émotion, qui n'imaginent pas une seule fraction de seconde qu'il y a quelqu'un à l'intérieur du corps dont ils se délestent comme d'un fardeau. Ça dépasse son entendement, et lui laisse entrevoir l'abîme, au fond de l'humanité.

Maxime range ses bouteilles dans le coffre de la voiture. Il cale bien la caisse sur le côté pour qu'elle ne valse pendant la route. Cette fois-ci encore, il va ramener un cru bien velouté, pour fêter Noël comme il se doit.

# Chapitre 10

## Un sacrifice

### Un sacrifice

A cette époque là, j'occupais un emploi administratif où ma tâche consistait à traiter les feuilles de soin des assurés sociaux en vue de leurs remboursements. Je travaillais dans un petit bureau d'un bâtiment ancien où l'annexe avait été détachée. J'avais une collègue sympathique au visage avenant. Elle s'appelait Juliette, avait des reflets roux dans les cheveux et des taches de rousseur. Etant seuls toute la journée, on avait pris l'habitude de discuter de choses intimes et personnelles comme de vieux amis. Elle était mariée à un brave garçon et nous échangeions régulièrement sur nos couples respectifs. Il m'avait semblé déceler chez elle, au cours de nos conversations, comme une certaine insatisfaction mêlée d'un vague mépris à l'égard de son mari. Je devinais aisément qu'il ne répondait pas complètement à toutes les ambitions de son épouse et que son admiration à son égard n'était pas sans bornes. En milieu de matinée, elle m'apportait une tasse de café qu'elle avait préparé et nous relevions la tête de notre paperasserie pour nous accorder une pause dans notre labeur routinier. Quand il faisait bon, elle ouvrait la fenêtre, près de la table où étaient posés la cafetière et tous les ustensiles et elle se penchait au balcon pour contempler la ville. Je venais la rejoindre en touillant mon café pour bien mélanger le sucre puis j'approchais une chaise de la fenêtre pour changer de point de vue un moment. Elle s'asseyait près de moi puis nous bavardions.

- Pierre me cause des tracas en ce moment, m'annonça-t-elle un matin.
- Ah ? répondis-je.
- Oui, sa maladie qui l'handicape ne s'arrange pas... Ça fait maintenant au moins deux ans que ça dure et l'on ne voit pas d'amélioration.
- Ah... Et qu'est-ce que c'est ?
- On ne sait pas. Personne ne sait. On lui a passé une multitude d'exams et aucun diagnostique précis n'a pu être établi. Il semblerait qu'il y ait un problème neurologique d'une sorte ou d'une autre ou

même de moelle épinière... On ne sait pas. Enfin, il a du mal à se déplacer, c'est variable et on ne sait jamais dans quel état il sera demain. Pour l'instant, il travaille encore, mais pour combien de temps encore si ça continue comme ça...

- Oui.

- On ne peut plus rien prévoir, ni voyage, ni activité sportive évidemment, rien. Car son état peut varier du jour au lendemain et nous contraindre à tout annuler au dernier moment. J'en ai marre !!

- Oui, bien sûr.

- J'en ai marre de me sacrifier pour lui. Je ME sacrifie pour lui. Je sacrifie MA VIE pour lui. Et je me demande des fois si...

- Tu sais, les sacrifices, ça ouvre toujours des interrogations. Déjà, celles de savoir si lui, l'aurait accompli pour toi, celui que tu sembles réaliser pour lui.

- Je ne sais pas...

- Ensuite, si tu crois qu'il en vaut la peine, quelle que soit la réponse obtenue plus haut.

Elle réfléchissait.

- Tu te demandes si tu ne ferais pas mieux de le laisser tomber ? questionnai-je. Pour ne pas être entravée dans ta liberté d'aller et venir, de voyager, de profiter de tes loisirs. Ton mari, il a des qualités humaines ?

- Oui, je crois.

- Il t'aime ?

- Oui.

- Tu l'aimes ?

- Avant oui. Mais là, j'ai l'impression que mon amour me coûte cher...

- Tu crois ? dis-je. Je vais te raconter quelque chose :

J'ai une amie. Quand je l'ai rencontrée, elle n'était plus toute jeune. Elle était loin d'être vieille cependant, mais sans doute que les épreuves qu'elle vivait devaient l'avoir alourdie, blanchie, fanée prématurément. Elle n'était pas laide, plutôt mince et vêtue le plus souvent d'une tenue classique. Le malheur n'arrange pas. Hélas, il en colle encore une louche supplémentaire et c'est la spirale descendante qui s'enclenche irrémédiablement. J'eus l'impression qu'elle avait déjà les cheveux gris ou du moins quelques mèches et le teint crayeux. Mais en y repensant, je n'en suis plus très sûr. C'était peut-être l'effet des événements qui me la vieillit, son mari la trompant effrontément. En retrait, silencieuse, effacée quand je fis sa connaissance, on aurait dit une apparition évanescence de quelque dame blanche légendaire. Dommage. Avec une autre

personnalité, elle eut pu se tirer mieux d'affaire... On est ce qu'on fait, dit-on. On est la somme de nos actes. Ça me semble à la fois vrai et faux. Vrai pour les autres. Ils sont ce qu'ils font. Souvent, on les juge et on se fait une opinion d'eux sur ce qu'ils font car on n'a rien d'autre que leurs actes. On n'est pas dans leur tête, elle n'est pas transparente et on ne la voit pas fonctionner comme dans les musées on peut voir les maquettes aux machineries complexes exposées derrière une coque de Plexiglas. On a accès, dans la boîte noire de leur cerveau, qu'à ce qu'elle produit : des actes. Alors que pour mon compte, je sais le plus souvent pourquoi j'agis ou n'agis pas. Si je reste impassible devant un affront, il n'y a que moi qui sache si c'est de la faiblesse, de la lâcheté, de la sidération ou une trop peu sensible tolérance à l'agression. L'autre interprétera le plus souvent ma réaction dans le sens qui l'arrangera le plus, le sens qui me dévalorisera, me diminuera ou carrément me noircira. Ce qui lui donnera raison de m'avoir traité comme il l'a fait... Je ne sais d'elle que ce que j'ai vu. J'ai discuté avec elle, quand même, aussi, quelques fois. La boîte noire s'est éclaircie et est devenue moins opaque comme le verre dépoli derrière lequel on peut discerner des formes se dessiner. Et je dois dire que je l'ai trouvée très indulgente. Trop. Excusant systématiquement tout chez son mari infidèle et pas franc du collier. Elle se faisait son avocat, l'avocat du diable, contre elle-même. Prenant parti pour lui, contre les autres qui tentaient de la défendre, elle, et de lui ouvrir les yeux. Et on pense forcément au syndrome de Stockholm. A la fois trop tolérante, permissive jusqu'à la complicité et en même temps obstinée, têtue inébranlablement, pour expliquer, comprendre et justifier le choix de ne pas rejeter ce mari malhonnête qu'elle s'était dégotée. Elle accepta longtemps la double relation que celui-ci lui imposait, tentant de faire croire aussi bien à sa femme qu'à sa maîtresse, qu'elle était la préférée. Il l'embrassait même en public comme un bon mari aimant. Et elle y croyait absolument, comme on croit en Dieu pour conjurer le sort. Ils avaient un enfant qu'ils avaient adopté et j'avais naturellement tout de suite eu la certitude que c'était de son fait à elle qu'ils n'aient pu en avoir. C'était une évidence, pour moi comme pour ceux qui les connaissaient et qui s'étaient confiés à moi, que c'était elle qui ne pouvait avoir d'enfant. Victime aussi de son mari, après avoir été en premier lieu, victime de la vie, en déduisait-on. Son mari lui imposait donc une liaison pour la punir en quelque sorte, de n'avoir pas été capable de lui donner l'enfant légitime auquel il aurait pu prétendre. C'était, je le répète, une évidence pour tout le monde. Lorsque, au hasard des conversations, le problème était soulevé, me dit-elle un jour dernier où elle me révéla tout,

il laissait planer un vague : « On ne peut pas avoir d'enfants... », qui le dégageait de sa propre responsabilité qu'il n'assumait pas, en ne désignant pas celui des deux qui, bien malgré lui, et sans y être pour quoi que ce soit bien entendu, les empêchait de procréer. Le disant, il tentait bien aux yeux de tous, me fit-elle comprendre, d'insinuer insidieusement que c'était elle, la « défailante ». Quelle ne fut pas ma surprise il y quelques mois, lorsque j'appris de sa propre bouche à elle, que c'était lui qui était stérile, et que le sacrifice de l'enfant légitime, c'est elle qui le fit. « Oui, m'expliqua-t-elle, je ne remets ni ne remettrai jamais en cause, l'amour que je porte à Igor, mon fils adoptif, mais l'ingratitude dont fut payée l'immense sacrifice qui me fut demandé et que j'accomplis à ce moment là, me reste, et me restera toujours en travers de la gorge. D'autant plus qu'en tant qu'homme seul, sans femme, il était loin d'être évident pour lui de pouvoir adopter un enfant. Et j'en suis à me demander à présent s'il ne se serait pas servi de moi. C'est pour ça qu'aujourd'hui, tu vois, je clame à tout va, et à qui veut bien l'entendre que ce n'est pas moi qui ne pouvait pas avoir d'enfants... Car il faut rendre à César ce qui est à César ! A présent, moi, je suis trop âgée pour en faire un.» Elle avait deux fines larmes qui roulaient sur ses joues en racontant cela. Et je compris parfaitement la rancœur et l'amertume de cette femme, de qui on avait trahi la confiance, et de qui, en quelque sorte, on avait volé l'enfant biologique. Là, c'était un sacrifice important. L'enjeu était tout autre que l'emploi du temps des vacances ou des week-ends prolongés.

- Oui, tu as raison, me dit Juliette.

- Tu devrais réfléchir suffisamment avant de prendre une décision si grave...

- Oui, je vais bien y réfléchir, m'assura-t-elle.

## Du même auteur sur Feedbooks

Comme le goût de la mer le matin sur le sable (2007)

Roman

J'avais décidé de prendre la vie simplement, de prendre Agnès comme elle était. Je ne voulais plus courir après le vent, je ne voulais plus saupoudrer de sel, la queue des oiseaux. J'étais d'un naturel peu loquace, Agnès comblait ce vide et animait ma vie. Elle me rappelait le petit vent frais qui se lève le matin, en bord de mer.

Bleu Citron (2007)

Nouvelles littéraires

Lorsqu'elle m'a annoncé qu'elle me quittait, c'est la stupeur qui m'a sidéré. - Allô ! Cathy ? - Ecoute, je vais être brusque, mais faut qu'on se sépare ! - ... - Je vais te quitter. On pouvait plus rester ensemble. On pouvait plus continuer, c'était plus possible, lâcha-t-elle. - Mais qu'est-ce qu'il t'arrive ? Qu'est-ce qui se passe ? Cathy, qu'est-ce que tu racontes ? articulais-je. - On va se quitter, ça ne pouvait plus durer, soupira-t-elle ennuyée.



**[www.feedbooks.com](http://www.feedbooks.com)**  
Food for the mind